

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 6. — JUIN 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Funérailles de M^{me} RUFINA NÖGGERATH, p. 321. — Les Bibles (*suite*), E. GUIMARD, p. 333. — Causeries sur l'Évolution de l'Idée Religieuse (*suite*), SENEX, p. 344. — L'Enquête du *Matin* sur le Spiritisme, ALGOT, p. 351. — Phénomènes inexplicables, Camille FLAMMARION, p. 360. — Souvenirs d'un Spirite, ROUXEL, p. 363. — Congrès Spiritualiste de 1908, D^r PAPES, p. 373. — Fête anniversaire du Cercle Allan-Kardec, L.-Ch., p. 374. — Le Vrai Philosophique, F. BARNOLD, p. 377. — Nécrologie, J. OUSTE, p. 380. — Bibliographie, p. 381. — Souscription pour le monument de M^{me} NÖGGERATH, p. 383. — Bibliographie, p. 385.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

LIVRES NOUVEAUX

JULIEN LARROCHE. — *Les Voix du Tombeau*. Poésies Spiritistes. Belle édition luxueusement tirée, ouvrage in-18 jésus de 166 pages. Volume recommandé tout spécialement à nos lecteurs. Prix. 3 fr., franco 3 fr. 35

LÉOPOLD DAUVIL. — *Souvenirs d'un Spirite*, réunissant : *Vieilles notes*. — *Roman de deux âmes*. — *L'Abbé Bornave*. — *Voyage à Jérusalem*. Beau volume in-8° carré de 493 pages. Prix. 3 fr. 50

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.*



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 6.

1^{er} JUIN 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Funérailles de Madame Rufina Noeggerath

DISCOURS DE M. LÉON DENIS

Au nom de la grande famille spirite française, je salue à la fois, la dépouille terrestre de notre sœur vénérée ; et l'esprit immortel qui prend son essor et monte vers sa nouvelle demeure...

Celle que nous appelions notre « bonne maman » est rentrée dans l'au-delà, dans cet océan de vie invisible qui nous entoure, nous enveloppe,

d'où nous sortons tous à la naissance, où nous replongeons tous à la mort, mais en conservant notre personnalité, notre individualité consciente, enrichie des acquisitions, des souvenirs, augmentée de toutes les richesses intellectuelles et morales recueillies au cours de l'existence qui vient de s'accomplir.

Paris conservera longtemps le souvenir de cette physionomie spirituelle, de ce profil de camée, de cette physionomie fine et distinguée qui repose maintenant dans la sérénité de la mort.

Le vide qu'elle laisse parmi nous sera bien difficilement comblé. Et c'est avec une anxiété, avec un serrement de cœur que nous nous demandons en quel milieu nouveau se grouperont les bonnes volontés, les forces et les aptitudes qu'elle avait su rallier autour d'elle.

Pendant quarante années, Rufina Noeggerath a consacré tout son temps, ses efforts, sa vie à la cause du spiritisme. Elle y a consacré toutes les ressources de son esprit subtil, tous les trésors de son cœur aimant.

Dans ce milieu parisien, de culture si intense, si profonde, mais prompt aussi à la raillerie, elle avait su se constituer un entourage d'hommes, de femmes de valeur, appartenant à toutes les classes, opinions et écoles et d'où se répandait sur la grande cité un courant puissant d'idées favorables au spiritisme et qui attirait vers elle des savants, des écrivains, des artistes, des penseurs, des représentants de la grande presse, toute une pléiade de hautes et belles intelligences.

Et n'était-ce pas là un diminutif, une sorte de reproduction, sur une échelle plus modeste, de ces *corte* du moyen âge, où, sous la présidence d'une femme d'esprit, les hommes les plus remarquables du temps se livraient aux joûtes de la pensée ?

Oui, Rufina Noeggerath, par son prestige de femme spirituelle et distinguée, par son esprit à la fois délicat et résolu, par son sourire bienveillant, par sa parole convaincue, par l'influence exercée sur tous ceux qui l'approchaient et jusque sur certains hommes de science, sceptiques et hésitants à l'endroit du spiritisme, par tout cela, notre sœur avait bien des fois désarmé la critique, imposé silence aux railleurs. Elle avait su faire apprécier et respecter notre croyance, même par ses adversaires. Elle avait, en un mot, rendu à notre cause des services tels qu'il est difficile d'en mesurer toute l'étendue.

Elle était aussi la providence des médiums. Tous ceux de quelque renom qui arrivaient de l'étranger s'adressaient aussitôt à elle, sûrs d'avance de son accueil bienveillant. Avec leur concours elle organisait de nombreuses séances d'expérimentation, et tous nous nous rappelons ces séances impressionnantes de Miller, où les apparitions de défunts se multipliaient sous nos yeux, où la mort se mêlait à la vie, dans une communion touchante qui

venait dissiper toutes les terreurs, toutes les obscurités, toutes les fausses interprétations dont les hommes du passé ont entouré la notion de l'au-delà...

Mais l'œuvre capitale de son existence, ce fut son livre : *La Survie*, ce recueil de messages médianimiques auquel elle ajouta de nombreuses pages de sa main. Ce fut ce livre, connu de tous, traduit en plusieurs langues, ce livre d'un style mélodieux et limpide, écrit dans ce ferme et doux langage auquel la France doit son incontestable ascendant intellectuel sur le monde.

Ce livre eut un succès retentissant. Car l'enseignement des Esprits répond à une des nécessités impérieuses de notre temps. A notre époque de confusion, je dirai presque d'anarchie de la pensée, il nous inspire la confiance en l'avenir, la confiance en l'Univers, à ses lois d'harmonie et d'équité; il donne à la vie une raison d'être et un but. Et à quoi bon la vie, si elle n'avait ni but, ni conséquence, ni sanction !

Notre sœur le croyait, le disait comme nous : Ce qui fait la beauté, la grandeur de la vie, c'est de savoir qu'elle est une ascension, et en même temps une lutte pour la vérité, la justice, la bonté. Cette pensée influençait tous ses actes.

Elle le savait : aussi si les puissances radieuses que je viens de nommer sont souvent méconnues et voilées ici-bas, elles règnent du moins sans partage dans l'au-delà ; elles règnent en souveraines dans les sphères élevées où chacun de nous doit monter un jour.

Quelques détails sur les derniers incidents de cette existence si féconde en bonnes actions. Depuis que le *Matin* avait popularisé son image et révélé son adresse, elle recevait de nombreuses visites de personnes de toutes classes, surtout des femmes du peuple qui venaient réclamer d'elle des conseils, des renseignements, des consolations. Et quoique alitée, affaiblie, malade, elle avait pour tous des paroles affectueuses et nul ne se retirait sans emporter sa part de lumière et de secours moral.

L'orateur parle ensuite des témoignages d'estime et de vénération qui parvenaient du monde entier, à M^{me} Noeggerath, puis il termine ainsi :

Et maintenant, elle est rentrée dans cet infini lumineux où nous la rejoindrons tous un jour. Elle a repris le contact direct, permanent, avec ce monde des Esprits d'où lui venaient et d'où nous viennent aussi les courants de force, les intuitions, les inspirations qui nous soutiennent dans notre marche, dans nos luttes de chaque jour. A son tour, elle nous aidera dans notre tâche; et, de là-haut, elle veillera encore sur les progrès de cette doctrine spirite qui fut l'objet de sa pensée constante, même celle de sa dernière heure; qui fut, en quelque sorte, la flamme ardente de sa vie.

Elle nous aidera à vaincre les oppositions, les routines séculaires, les pas-

sions égoïstes, et à poser les bases, à élever les murailles de la cité future, de la cité morale, qui, bien lentement, certes, mais sûrement s'élève et où ceux qui viendront après nous connaîtront enfin la joie du labeur, dans la concorde, dans la fraternité, avec la certitude d'un avenir sans fin.

Toute la vie de Rufina Noeggerath a été consacrée à l'humanité, à la mission de l'éclairer sur ses véritables destinées. Toute son œuvre parle pour elle. Mais du sein des espaces, sa voix nous arrive encore et nous crie : Poursuivez la tâche commencée; ne cessez pas de dire à l'humanité : O humanité, élève-toi au-dessus des préoccupations d'ordre inférieur; élève-toi par la pensée et par le cœur vers les vastes horizons, vers les sommets de clarté que t'ouvre la révélation de l'Esprit. Travaille à réaliser les véritables destins suivant le plan divin qui est tracé en toi.

O humanité, fille de la lumière, fille immortelle de Dieu, apprends à connaître les puissances et les facultés qui sommeillent en toi, à les réveiller, à les mettre en action. Par là seulement tu trouveras le remède à tes maux, à tes misères, à tes doutes, à tes hésitations, à tes désespoirs et tu parviendras à te préparer un avenir plus heureux, un avenir meilleur.

LÉON DENIS

D'autres discours furent prononcés par MM. Camille Chaigneau, commandant Mantin, au nom du cercle Allan-Kardek, des vers furent dits par M. Julien Larroche et M^{lle} Desormaux. Après quoi, l'assistance se retira, recueillie et impressionnée.

DISCOURS DE M. CAMILLE CHAIGNEAU

Chère Bonne-Maman, en cette heure critique de la commune destinée, que les humains, tant religieux que néantistes, ont coutume de considérer comme effroyable, ou tout au moins comme funèbre, laissez-moi vous parler encore simplement et naturellement, comme si vous étiez toujours vivante de la vie de la terre.

Car vous n'êtes point morte, vous que nous appelions tous Bonne-Maman. Malgré la douleur de ne plus entendre votre chère voix, — votre famille dévouée qui vous comprenait si bien nous l'a dit en interprétant pieusement votre pensée, — non, vous n'êtes point morte, mais vous vous êtes endormie doucement, après avoir exprimé le bonheur que vous ressentiez en entrevoyant l'au-delà. Et maintenant, vous vous réveillez pour nous entendre, et nous voulons vous parler encore comme à notre Bonne-Maman.

Quant à moi, je veux me souvenir de nos derniers entretiens, lorsque,

présentant sans doute instinctivement la métamorphose prochaine, vous me résumiez avec tant d'éloquence, comme pour tout un auditoire, les principes d'évolutionnisme intégral développés dans le beau livre de *La Survie*. Vous trouverez donc naturel qu'aujourd'hui j'essaie de vous imiter un peu et que je cherche à continuer la conversation devant les amis qui nous entourent.

Je sais que je ne pourrais vous faire un plus grand plaisir qu'en disant moi aussi quelques mots au sujet de *La Survie*, cette œuvre majestueuse et captivante où s'harmonisent des voix si nombreuses et si diverses, sorte de symphonie de l'au-delà, à la composition de laquelle vous avez consacré tant de dévouement et de sacrifices.

Avant de me joindre à la chère famille où votre apparent départ laisse un si grand vide et à tout le cortège de sympathies qui accompagne votre dépouille, j'avais encore sous les yeux votre dédicace de la première édition de *La Survie*, où vous me disiez : « Avant de rentrer dans la vie de l'au-delà, je vous tendrai une dernière fois la main, en vous criant encore : Veillez sur ces pages, qu'elles vous rappellent Bonne-Maman. »

Oui, en outre de l'attrait que j'éprouve à satisfaire les prédilections de votre pensée et de votre cœur, c'est aussi pour moi un devoir d'apporter un témoignage, puisque je suis un ancien des deux groupes où s'élabora, pour la plus grande part, la substance de *La Survie*.

Que de charme dans ces séances, jamais monotones, toujours vibrantes et pleines d'imprévu ! Avec une grande aspiration d'harmonie dans le cœur, nous prenions place autour de la table, devant le médium disposé à la transe prochaine. Et bientôt les personnalités les plus différentes se manifestaient par l'incarnation, les plus rudimentaires s'éclairant à la lumière des plus élevées, et celles-ci s'élevant presque toujours aux sommets les plus sublimes.

C'est dans ces séances que nous avons appris à connaître le grand principe des *harmonies*, principe capable d'imprimer aux idées antérieures une telle poussée évolutive qu'il en résulte un merveilleux élargissement des concepts, une immense promesse de réconciliations futures entre mentalités antinomiques.

Avec ces manifestations, nous entrions dans la vie même de l'infini, — non point d'une manière mystique, mais en quelque sorte par la voie réaliste et sans voiles d'un naturalisme transcendantal. Souvent nous voyions une même individualité se manifester successivement sous les formes de ses divers tronçons, de ses divers chaînons, c'est-à-dire de ses différentes incarnations, de ses successives existences ; et nous constations ainsi l'infini de l'être dans le temps, son *immortalité* dans le progrès. D'autre part, nous voyions se manifester la conjonction des êtres immortels entre eux

par la libre communion des consciences dans une progressive harmonie, par la puissance du grand amour qui relie tout ; et ainsi nous apercevions la voie, non moins naturelle et hautement réaliste, qui conduit à l'universalité. Cette double aperception, de l'immortalité et de l'universalité, c'était l'entrevision de l'état divin, qui ne saurait être l'apanage d'un esprit exceptionnel, mais qui est le but commun de tous les êtres au sein du foyer universel, dans la Conscience des consciences.

Cette interprétation est peut-être insuffisamment formulée ; mais elle est strictement fidèle à l'esprit des plus hautes pages de *La Survie*.

Écoutons, par exemple, la voix qui s'exprimait par le médium sous le nom de Héroan : « La sommité du progrès à atteindre est chose glorieuse pour l'esprit qui désire connaître les débuts de ce progrès. Dans cette recherche, les chaînons se déroulent, et l'être se voit : il est cent, il est mille, il est million, et il est un. Mille est dans un ; un va à mille et s'augmente à tout jamais. Ta grandeur, ô homme, t'est révélée par toi-même. Tu es le reflet de Dieu progressant sans cesse : c'est dans toi-même que tu dois te voir une parcelle de Dieu, et c'est en compulsant les degrés harmoniques franchis à chaque essor nouveau de ton intelligence, que tu dois être heureux, car tu vois en toi-même, d'une incarnation à l'autre, un nouvel appoint à ton progrès ascensionnel. »

Voilà plus particulièrement pour la chaîne des existences constituant une individualité immortelle. L'esprit, parvenu à une haute cime de progrès, se voit lui-même comme une série de personnages successifs, rattachés entre eux par le fil unitaire d'une seule et même conscience. C'était la théorie qui s'exprimait ainsi ; mais combien plus intéressante était la pratique dont se justifiait cette théorie, lorsque nous saisissons sur le vif les incarnations successives d'un être ainsi que leur rattachement dans l'unité d'un même esprit !

Et voici maintenant pour l'autre facteur de l'évolution vers l'état divin, voici pour la marche à l'universalité.

Écoutons la voix de celui qu'on appelait « l'Oriental » : « Ce qui féconde la terre, ce qui féconde la marche de l'humanité, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous en nous unissant à tout ce qui est ; en un mot, c'est le *Grand-Tout* et c'est en lui que tout s'agite, s'élève et se perfectionne. Chacune de nos bonnes actions, chacun de nos fluides qui s'épure par nos efforts, ont leur influence dans l'espace où tout rayonne, et notre petite étincelle de progrès ajoute au progrès général. »

Et cette autre voix, sous le nom de Çakya-Muni : « O vous qui attardez votre bonheur en vous éloignant du cœur de l'humanité pour chercher un Dieu d'invention humaine, sachez que Dieu, c'est l'Éternel Progrès, c'est le déroulement infini de la vie universelle. »

Et celle-ci, sous le nom de Pythagore : « C'est l'amour qui relie tout ; si l'amour n'était pas en tout, il ne serait pas Dieu... Dieu travaille toujours ; travailler, c'est s'augmenter, et le Tout — le Dieu Tout — grandit par le progrès. »

Et de « l'Oriental » encore : « Dieu, auquel en Occident on donne telle ou telle attribution, dans l'Inde telle ou telle autre, moi je l'appelle l'Amour ! L'amour, c'est réellement le Dieu qui s'augmente dans chaque être, dans chaque âme de l'univers. Dieu, c'est l'amour toujours infini ; aimer c'est se déifier ! »

Citerai-je enfin quelques mots d'une autre manifestation ? Pourquoi pas ? Pourquoi hésiter devant le prestige du nom qui se trouve révélé par le texte même ? Le passage est celui-ci : « Oui, tout homme est dieu, et si sur la terre j'étais dieu comme vous l'êtes tous, je fus sur la croix l'image de l'Humanité souffrante, l'image de la grande âme outragée... »

Mais je ne veux pas abuser de ces citations, dont on pourrait faire une moisson abondante dans *La Survie*.

Celles qui précèdent suffisent pour caractériser l'ouvrage dont elles sont extraites. On y aperçoit, dans une mise au point très nette, le raccord, la synthèse, du nirvânisme oriental et de l'individualisme occidental, se corrigeant l'un par l'autre. D'après le Grand-Tout nirvânien, les personnalités s'évanouissent par l'effacement des existences incarnatives, considérées comme illusoires. Dans le Grand-Tout d'amour au contraire, où se transpose, par une évolution de progrès, l'antique mentalité de Çakya-Muni, les individus, considérés chacun comme une chaîne impérissable d'existences successives, se relient progressivement les uns aux autres jusqu'à former des réseaux qui se rattachent de plus en plus intimement au réseau indéfectible de la communion universelle. Et l'individualisme occidental, d'autre part, s'assouplit par la tendance vers un foyer commun, dans lequel nous n'avons pas à craindre de nous dissoudre, mais où nous aspirons à nous harmoniser, à nous sentir vivre les uns dans les autres sans jamais perdre la conscience de notre propre individualité. Et l'agent de cette harmonie, c'est l'amour, le principe essentiellement divin. C'est ce principe que Jésus avait voulu infuser à l'Humanité ; mais il a fallu traverser combien de siècles d'incompréhension avant que la semence pût lever dans un terrain propice. Aujourd'hui il semble que l'heure soit venue, et, parmi tous les symptômes qui l'annoncent, le livre de *La Survie* me paraît briller au premier rang.

D'aucuns élèveront peut-être un doute sur la valeur des Esprits qui coopérèrent à cette œuvre. Ils railleront les noms mis en avant, parce que l'on ne peut donner à ce sujet une preuve d'ordre positif. Mais que l'on me permette encore d'apporter ce témoignage : que pour tous les assistants de nos

belles séances il y avait preuve morale, par l'impossibilité de concilier la grandeur des pensées avec l'hypothèse d'une imposture. Et il faut ajouter aussi que la beauté des idées se doublait d'une sorte d'atmosphère intraduisible. Comme le dit une note de *La Survie*, quand les plus nobles intelligences se manifestaient, et particulièrement la plus prestigieuse d'entre elles, on sentait un magnétisme captivant, enveloppant, une impression intense de bien-être moral et même physique, qui nous transportaient par anticipation en pleins fluides d'harmonie. Une évidence se faisait par un charme tout spécial de sérénité, de force, de douceur, de fraternité, d'amour pour l'Humanité entière, d'aspiration vers un embrassement universel ; et c'était là pour nous tous, au sujet du grand Esprit d'amour, un signe éloquent d'identité.

Oui, c'étaient bien là des manifestations véridiques, vibrantes, palpitantes comme est l'Humanité elle-même dans l'attente d'une ère de beauté morale et de solidarité consciente. Ce qu'il faut à l'Humanité pour réaliser sans déceptions les espoirs qui la tourmentent, c'est une vaste germination du principe d'amour dans tous les cœurs, et, pour que cette germination ne se flétrisse pas, mais fructifie, il lui faut le plein ciel de la vie sans limites, il lui faut, en un mot, ce qui se trouve à flots dans *La Survie*.

Et les idées bienfaisantes qui émanent de cette œuvre sont accessibles à tous, j'entends à tous les amis du progrès, sans qu'ils aient à faire le sacrifice de leurs mentalités propres. Quel est celui d'entre eux qui ne proclame la solidarité, dont la plus haute expression est l'amour ? Ceux-là, seraient-ils néantistes, sont imprégnés inconsciemment d'un principe divin. Seulement, dans ce dernier cas, l'idéal qu'ils portent en eux ne peut être qu'une abstraction ; tandis que, dans le concept d'immortalité et d'harmonie vivante qui se révèle aux pages de *La Survie*, un tel idéal est une réalité concrète, et par cela même devient capable de transformer le monde, — ce qu'une simple abstraction ne saurait faire.

Travaillons donc à prouver la survivance, à la baser sur des démonstrations positives ; et, cette preuve une fois rendue évidente pour tous, nous pourrons, par la mise en concordance de toutes les bonnes volontés tendues vers le progrès, hâter dans une mesure encore inespérée l'avènement d'un monde nouveau, le règne de l'harmonie sur la terre.

Ah ! chère Bonne-Maman, comme elles nous transportent, ces pensées auxquelles vous avez donné un si large essor ! Qu'elles sont belles et fécondes ! Quel bien elles sont appelées à faire ! Et, en attendant qu'elles aient tout leur effet pour la rénovation de l'Humanité, c'est à vous-même en ce moment qu'elles apportent la joie et la force. Ils sont ici pour vous accueillir et pour vous fêter, tous ceux qui en étaient les inspirateurs. Avec l'époux bien-aimé, dont vous étiez, du moins en apparence, séparée depuis si long-

temps, et qui vous est enfin tout à fait rendu, ils sont venus au-devant de vous en phalanges éclatantes et ils vous entraînent dans leurs harmonies. C'est là que nous irons vous chercher par l'envol de nos pensées, c'est là que nous vous sentirons vivre de la vie plus large que vous avez si bien méritée, c'est là que nous sentirons votre cœur en communion avec des milliers de cœurs, et que par ceux-ci nous vous sentirons encore en communion plus haute avec des harmonies plus vastes, lesquelles nous feront ressentir elles-mêmes le retentissement de votre âme jusque dans l'infini.

Laissez-vous donc entraîner, chère Bonne-Maman, dans l'éblouissement des régions insondables, d'où vous nous enverrez, plus pure et plus parfumée, la projection de vos fluides imprégnés de vos fleurs préférées. Vous qui, malgré votre grand âge terrien, aviez gardé sur le visage un reflet de la jeunesse éternelle, laissez-vous resplendir, inaltérablement jeune, dans un ciel étincelant, tout semé de violettes.

Et que l'amour soit avec vous, qui avez été le prophète de l'amour !

PAROLES PRONONCEES PAR M. LEOPOLD DAUVIL

Mesdames,

Messieurs,

Je prends ici la parole au double titre de rédacteur d'une revue dans laquelle la défunte a écrit parfois de si éloquentes pages et surtout comme ami fidèle, respectueux et admirateur de celle qui nous a quittés.

Chère bonne maman, vos paupières sont closes

Et vous vous en allez quand s'entr'ouvrent les roses !

Le mercredi 9 octobre 1901, il y a sept ans et demi, une foule d'amis joyeux se pressait dans ce petit salon si hospitalier où nous ne reverrons plus jamais la charmante femme dont, le cœur rempli de tristesse, nous sommes venus accompagner jusqu'au seuil de cette tombe, sa dernière demeure terrestre, la dépouille mortelle et périssable.

Au soir de cette date lointaine déjà, nous étions réunis pour célébrer les quatre-vingts ans de M^{me} Rufina Noeggerath à qui, tous, nous avons apporté des bouquets ou des gerbes de fleurs, des dessins ou des compliments en vers ou en prose.

J'ai conservé quelques-uns de ces souvenirs et je les ai relus ce matin avec un sentiment de regret sincère ; l'aimable octogénaire avait bien voulu me choisir pour les lire à haute voix et ma mémoire a gardé fidèle le doux sourire qui illuminait son visage si fin, presque juvénile en écoutant ces choses écrites par ses amis.

Je ne puis résister à la tentation de relire ici pieusement pour elle qui m'entend peut-être et pour vous quelques-uns de ces vers lus une seule fois il y a sept ans. Ils seront comme un dernier reflet de cette soirée brillante d'amitié et résumeront l'esprit de ceux qui vinrent couronner les cheveux blancs de celle qui repose à jamais ici.

Puisse son âme, attirée vers cette dernière réunion sympathique et attristée, revenir un moment prêter attention à ma voix émue et s'envoler aussitôt en emportant ce dernier parfum, cet écho joyeux d'une heure regrettée de sa vie terrestre.

C'est d'abord une strophe cueillie dans la gerbe de violettes que lui avait offerte un poète ami des vieux jours :

C'est ici la maison des fleurs
Où l'on voit, par les portes closes,
Jaillir en concert de couleurs
Les innombrables sœurs des roses !

Parmi tant de métarmorphoses,
L'amour vient pour vous découvrir
La loi des effets et des causes...
Les violettes vont s'ouvrir !

Ensuite ce remerciement d'un fidèle du foyer :

Chère bonne maman, vous notre sœur aînée
Dont on vient fêter la quatre-vingtième année,
Combien je suis flatté que vous m'ayez admis
A cette réunion et, qu'il me soit permis
De saluer bien bas l'aimable octogénaire
Que je croyais si loin d'un tel anniversaire !
Votre automne doré qui ne veut s'achever
Vous défend de songer aux jours froids de l'hiver.
Votre cœur a vingt ans et votre humeur charmante
Aux yeux de vos enfants en efface soixante !

Enfin, pour terminer ces poétiques citations cette jolie strophe rimée par un général :

Quelques fleurs, c'est bien peu pour un cadeau de fête.
Mais pour l'âme qui sait et sourire et pleurer,
C'est beaucoup qu'une fleur ; en sa langue discrète
Elle redit, douce interprète,
Quelque touchant et saint penser

« De toute la société choisie qui assistait à cette inoubliable fête combien de témoins parmi les plus joyeux et les plus affectionnés vous ont déjà précédés dans l'au-delà, chère bonne maman ! La princesse Wisnienka la dévouée philanthrope, M^{me} la comtesse de Komar à la parole si douce, M^{me} de Laversay qui consacra sa plume à notre chère croyance, M. Gaëtan Leymarie et sa chère compagne les amis d'Allan Kardec, et votre fidèle Hugo d'Alési, le peintre au talent si pur et si populaire... et d'autres que j'oublie... des meilleurs peut-être !

« Quel accueil, tous, en une phalange serrée ils ont dû faire en venant recevoir là-bas votre âme blanche de pureté et de bonté. »

Le lendemain du beau jour de ses quatre-vingts ans, j'étais allé saluer bonne maman et lui soumettre un modeste article inspiré par cette fête et cette date inoubliables et après en avoir écouté la lecture : « Eh bien ! me dit-elle de sa voix douce, avec son petit sourire quelque peu voltairien, achevez cette page en assurant à tous ces bons amis qu'ils ont rendu leur bonne maman bien heureuse hier soir et qu'elle les bénit tous. »

Puis, je ne sais quelle image entrevue dans un lointain avenir venant se présenter à son cerveau, elle ajouta en baissant la voix : « Promettez-moi, que, sur ma tombe, vous viendrez me dire un amical et dernier adieu. »

— « Oui, répondis-je en riant, si, par impossible, vous veniez à fermer vos beaux yeux avant moi. »

De tous ces souvenirs réunis, dessins, lettres, vers et prose on avait fait un bel album au sujet duquel je reçus un mois après cette lettre que je conserve comme un pieux autographe de sa main délicate et dont voici le plus charmant passage si plein d'actualité ce soir qu'on le dirait écrit de ce matin :

« Comment trouver le mot qui vous exprime ma reconnaissance ?

« Ce souvenir restera ineffaçable au fond de mon cœur. Ce n'est pas seulement en mon nom que je viens vous remercier ; quand je serai morte pour la terre, mes enfants, en feuilletant les pages de mon album devenu un trésor pour eux, et qui séchera leurs larmes, vous enverront un rayon de leur pensée afin de vous bénir des joies que vous aurez causées à « votre bonne maman ».

« Peut-être alors sentirez-vous aussi de doux et affectueux effluves s'échapper de ma tombe ! »

La promesse faite à celle qui m'écrivit ces lignes, je viens fidèlement l'accomplir, j'aurai selon son désir parlé le dernier devant cette tombe et lui aurai dit l'ultime adieu. Je le fais avec des mots bien simples qui montent de mon cœur et s'envolent de mes lèvres amies :

« Votre tâche est achevée, douce bonne maman, et jusqu'à votre dernier soupir que je pressentais lorsque dimanche j'allai vous embrasser encore

« une fois, vous aurez été l'ange de bonté que Dieu avait désigné pour l'accomplir.

« Il vous a regardée faire votre devoir comme épouse, comme mère, comme aïeule et amie vénérée.

« Vous avez connu une jeunesse heureuse, vous avez reçu les adulations du monde, vous avez possédé les dons de la fortune... ils vous ont été retirés et l'abandon de la déesse aveugle et inconstante vous laissa insensible.

« C'est alors que la religion à laquelle vous aviez demandé des consolations qu'elle ne vous accorda point, vous vîntes les chercher dans cette belle philosophie spirite dont vous êtes devenue l'apôtre le plus fervent, l'avocat le plus éloquent.

« Vos études, vos recherches couronnées de succès vous ont procuré des faveurs nombreuses, et ceux qui ont eu le bonheur de lire votre beau livre *La Survie*, ont appris quelle sublime collaboration vous ont apportée, avec l'aide de médiums honnêtes et désintéressés, les esprits supérieurs et élevés qui vous ont guidée durant votre vie entière. »

« Les phénomènes de toute sorte que vous avez obtenus vous ont prouvé que la Mort n'est qu'un mot; son spectre ne vous a point épouvantée, vous l'avez vue venir avec calme, et, sans exhaler une plainte, vous l'avez accueillie avec votre plus charmant sourire.

« Votre fille distinguée, si digne de vous, vos chers petits-enfants vous ont entourée de leur tendresse et vous ont vue prendre votre vol vers la radieuse demeure.

« Ils vous pleurent parce que, sur cette terre, l'humanité encore ignorante ne sait pas qu'elle devrait se réjouir du départ d'un être aimé qui retourne à la vie réelle. »

« Nous aussi, nous nous associons à cette douleur bien terrestre des parents et des amis qui contemplent votre cercueil couvert de fleurs.

« Avant de fermer les yeux vous avez donné une pensée à tous ceux que vous alliez abandonner, vous avez prié vos enfants de leur exprimer votre reconnaissance pour les sentiments de respect et de tendresse dont ils vous ont entourée depuis plus de quarante ans. A tous, aux disparus, aux absents, aux présents, vous avez envoyé un souvenir du cœur.

« Cette parole nous a été transmise, nous l'avons entendu, chère âme, votre au revoir! » amical et tendre. »

A votre tour écoutez le dernier adieu qui s'échappe de ma poitrine.

Un autre écrira ce que vous fûtes, quelle intelligence vive et fine a quitté ce monde, moi, bonne maman, je ne sais qu'une chose, c'est que vous fûtes bonne pour votre semblable, que votre petite main fut toujours ouverte aux malheureux qui ont appris quel grand cœur battait sous votre enveloppe pleine de charmes. A votre dépouille légère et que je devine étendue là

gracile et doucement endormie, je crie vers vous du fond de mon âme : Au revoir !

Chère bonne maman, vos paupières sont closes,
Et vous vous envolez quand s'entr'ouvrent les roses !

LÉOPOLD DAUVIL.

BONNE MAMAN

Elle est partie aux cieux presque nonagénaire,
Laisant son œuvre forte à ses frères en foi ;
Et son âme très douce, aux humbles débonnaire,
Nous montre dans la mort l'espoir et non l'effroi.
L'aïeule est regrettée en sa jeune famille ;
Pour l'adepte qui sait ce que sera demain
Dans le monde invisible où l'esprit se dessille
Rufina Noeggerath nous ouvre le chemin.

Bonne maman, ce nom lui restera sur terre,
Comme un nom consacré par ses petits-enfants
Qui la retrouveront au pays du mystère
Pour suivre sa grande âme aux essors triomphants.

Paris, 18 avril 1908.

JULIEN LARROCHE.

Les Bibles

(Suite) (1).

L'Égypte.

S'il est un point dans l'histoire des peuples dont la révision s'impose impérieusement à tout écrivain soucieux de se rapprocher, le plus possible, de l'exacte succession des âges où s'est effectuée l'évolution humaine, c'est, à coup sûr, la question si controversée, si ondoyante et parfois si mystérieuse des chronologies. Nous l'avons constaté dans l'histoire des religions de la Perse et de l'Inde, nous allons le constater également dans celle des religions de l'Égypte puis de la Grèce.

La civilisation égyptienne est-elle la plus ancienne de toutes ? L'on ne sau-

(1) Voir numéros d'août à décembre 1907, et numéros parus de 1908.

rait l'affirmer *a priori*, mais elle est, à n'en pas douter, parmi celles dont il faut chercher l'origine dans un lointain fabuleux et devenu légendaire. Dès le début de cette étude concernant les Bibles primitives, nous avons indiqué sommairement dans quel ordre se sont succédé les races qui ont précédé la nôtre; nous n'y reviendrons ici, que dans la mesure nécessaire à la clarté de notre exposition.

Après les trois premières d'entre elles dont il est inutile de parler encore, apparut, lente dans sa formation, mais toujours progressive, la quatrième qui, pendant une longue série de siècles, habita l'Atlantide occupant alors une partie de l'Amérique actuelle, plus l'immense étendue où s'étale, aujourd'hui, l'Océan Atlantique. C'est à la suite d'émigrations successives, que les Atlantes se répandirent peu à peu dans le monde entier, d'abord en Afrique et en Europe, puis dans une grande partie de l'Asie, sans compter les diverses peuplades qui, sans quitter absolument leur continent patrimonial—singulièrement disloqué à l'époque des immenses déluges auxquels la Bible juive fait une allusion aussi vague qu'inexacte—se réfugièrent, par fractions successives, sur les terres adjacentes, telle entre autres que la grande île de Poseidon dont parle Platon dans son *Critias* et son *Timée*.

Nous voilà donc en Égypte dont les premiers habitants furent des Atlantes—jaunes, blancs ou noirs, mais de couleur rouge pour la plupart—qui, émigrés de leur continent, vinrent s'établir au nord de l'Afrique, sous la conduite de l'un de ces Instructeurs ou Manous dont nous avons à diverses reprises caractérisé le rôle civilisateur et religieux.

A quelle date remonte cette immigration?... Abstenons-nous d'indiquer un chiffre hypothétique, afin de ne pas scandaliser les historiens modernes qui ne démordent pas de leur chronologie plus hypothétique encore. Contentons-nous de dire que les rois des dynasties atlanto-égyptiennes, rois qualifiés de différents titres honorifiques, tels que ceux de héros, de seigneurs, de demi-dieux et de dieux, régnèrent à une époque si prodigieusement lointaine, que Manéthon, prêtre et historien qu'interrogea Hérodote à ce sujet, lui montra 345 statues, d'énormes colosses en bois dont chacun avait son nom et son histoire, en spécifiant que ces rois appartenant aux dynasties humaines commencées avec Ménès, avaient été devancés par de légendaires prédécesseurs. Qui donc, après un semblable témoignage, oserait accoler des dates quelconques à une si fantastique antiquité?

Patrie des sphinx, sphinx elle-même, que cette Égypte où sommeillent tant de mystères. Que sont, en présence de ces abîmes du passé, les âges pourtant multimillénaires de ces pyramides, de ces obélisques, de ces bêtes apocalyptiques à demi ensevelies dans les sables qui, d'un horizon à l'autre, couvrent le sol de cette vieille terre sacrée que l'on n'aborde qu'avec un sentiment de vénération émue et quelque peu mélancolique.

D'où provient ce sentiment ? Est-ce en raison de la déchéance lamentable ou de l'aspect macabre d'un pays qu'attristent tant de tombeaux et de catafalques ? Le plus grand monument de la mort sur ce globe, dit Michelet, est certainement l'Égypte. Nul peuple n'a fait ici-bas un si persévérant effort pour garder la mémoire de ceux qui ne sont plus, pour leur continuer une immortelle vie d'honneurs, de souvenirs respectueux et tendres. L'étroite vallée du Nil, en toute sa longueur, est un grand livre mortuaire, déroulé comme un de ses manuscrits anciens. Pas une pierre qui ne soit historiée de figures, de symboles ou de caractères énigmatiques. Partout des sépulcres, partout des temples qui ressemblent à des tombeaux. Rien de plus imposant ni de plus lugubre, pour nous Européens, que cette immense voie funéraire... Mais ajoutons que tout autre est l'impression que produisent sur l'Africain la nature et la physionomie spéciales de sa terre égyptienne.

Le Nil est la joie de l'Afrique, son sourire et sa fête perpétuelle. Ce grand fleuve de vie qui, de monts inconnus, apporte régulièrement son tribut annuel, est l'idole, le fétiche du peuple noir. Pour le désert ardent où flamboie, pendant huit mois de l'année, un soleil implacable, pour ce pays de la soif où il ne pleut jamais, l'idée fixe, c'est l'eau. Qu'un suintement se fasse sous un palmier, on l'appelle emphatiquement une oasis. Quel ne fut pas, quel n'est encore le grand amour de l'Africain pour la grande oasis qui s'appelle l'Égypte ? Il ne demandait qu'un peu d'eau, que quelques pluies occasionnelles... et voici que devant lui coule une nappe immense qui s'étale, déborde, déborde si bien, que sous ses flots fertilisants disparaît le pays entier, détrempé, abreuvé, presque noyé, semble-t-il.

Vers le nord, ce n'est plus qu'un marécage ; mais c'est justement dans son limon, dans ce Delta tout imbibé, qu'est le paradis de l'Afrique. Tous voudraient y vivre ; tous voulaient en jouir, ne fût-ce qu'après leur mort, et c'est pourquoi l'on y portait les corps, en barque, pour y entasser les tombeaux. Cette basse Égypte productive, luxuriante, est le triomphe de la vie et comme une orgie de la nature.

Voilà donc deux aspects bien différents, tout opposés, de cette terre à nulle autre pareille. Notre Europe l'étudie, la contemple avec vénération, parfois même avec stupéfaction, alors que l'Afrique la glorifie pour son fleuve de vie d'inépuisable alimentation... Si bien, ajoute Michelet, « qu'on pourrait la rêver comme un immense sphinx femelle, comme une nourrice colossale qui, dans son deuil, montre au monde des blancs sa noble et pâle face énigmatique, tandis que devant sa mamelle féconde, le noir s'incline et l'adore à genoux ».

Telle est l'impression — morale, pourrait-on dire — que provoque le premier regard ; au second, l'impression n'est pas moins saisissante. Nulle part,

dans aucune autre région de ce monde, le drame de l'année, dans l'accord solennel du ciel et de la terre, ne frappe davantage. Chaque année, « pontificalement », le Nil entre en scène au solstice d'été et commence son œuvre. L'on peut dire qu'en Égypte, le fleuve détermine les saisons beaucoup plus exactement que le calendrier. Aussi, dans l'antiquité, les Égyptiens divisaient-ils leur année en trois parties.

La première commençait vers la mi-juin, au début de la crue, alors qu'on mettait les canaux en état et qu'on fermait les digues. Elle comprenait les quatre mois suivants et finissait à la mi-octobre, époque à laquelle le Nil s'élevant à sa plus grande hauteur pénètre dans les canaux et inonde le pays, après quoi il rentre dans son lit, laissant à l'irrigation artificielle le soin de féconder lentement les terres. Cette époque s'appelait la *saison des eaux*.

La seconde partie comprenait les quatre mois suivants. C'était le printemps, la *saison verdoyante*.

La dernière partie, enfin, s'étendait jusqu'au renouvellement de l'année. C'est dans cette période que se faisaient la moisson et la rentrée des récoltes, aussi l'appelait-on la *saison des fruits*.

Vie de travail immense qu'imposaient les nécessités de la vie, mais combien plus immense encore était le travail conservateur, préservateur des tristesses de la mort inéluctable que rendait incessant, interminable, la persévérance obstinée, passionnée, mais impuissante, à garder les apparences d'une vie disparue. Spectacle touchant mais quelque peu étrange que celui de ce peuple entier qui, pendant une série de siècles, n'eut d'autre objectif que d'assurer aux trépassés la seconde vie du sépulcre, par la fiction vaine et décevante de l'immortalité de la momie. Chaque tombe était creusée pour deux, pour l'époux et pour l'épouse ayant gagné, tous deux, l'un par le travail mortel de toute une vie, l'autre par ses douloureuses économies, le petit trésor nécessaire pour être embaumés ensemble, ensemble dormir sous la même pierre et ensemble ressusciter... Oui, ressusciter. Comment donc des êtres croyant à leur résurrection certaine, pouvaient-ils s'absorber dans cette morbide obsession de la mort, lancinante idée fixe qui pendant des siècles hypnotisa le peuple entier ?

Qu'était-ce donc, quand les rois s'en mêlaient, bien plus par gloriole aristocratique que mus par un sentiment religieux ! C'est par l'ordre de ces despotes, que les fellahs surchargés d'impôts et pouvant à peine subvenir aux besoins de la vie familiale, étaient accablés de corvées écrasantes pour la construction de ces pyramides, tombeaux fastueux où étaient enfermées les royales momies (1). Tel ouvrier pris jeune, à peine marié, consumait là son exis-

(1) Momies royales et momies de grands personnages. Sur la rive occidentale du Nil, on voit, encore aujourd'hui, la trace de 67 pyramides.

tence, ne rentrait chez lui que ourbé par l'âge. Que de vies d'hommes, de privations, de fatigues et de larmes, dans l'entassement de ces « montagnes de douleurs » comme les appelle Michelet, non moins que dans les galeries des immenses nécropoles creusées dans le granit, le basalte et le porphyre de la chafne lybique !

Ramsès, au dire de l'archéologue Letronne, employa plusieurs milliers d'ouvriers pour l'érection de l'un des obélisques de Thèbes... Combien d'autres milliers et en plus grand nombre encore, ne fallut-il pas pour la construction des gigantesques pyramides de Ghiseh dont l'une, celle de Chéops — ayant 233 mètres de côté et 150 mètres de hauteur — nécessita un travail de plus de trente années consécutives ?

Il est des peuples, dit Edgar Quinet, qui semblent n'avoir jamais eu d'enfance, avoir été vieux dès leur naissance, ayant sans doute l'âge de leurs croyances et de leur esprit précocement évolué. A travers tout l'Orient, cheminent, pour ainsi dire, des processions de dieux qui, plus savants et plus tristes à mesure qu'ils s'éloignent de leurs berceaux, s'avancent de générations en générations, semblables à des degrés que leur auraient marqués leurs hiérophantes. Ils communiquent leurs caractères aux peuples qu'ils adoptent et c'est dès leur entrée dans la société égyptienne, qu'ils s'y arrêtent, immobiles, comme étant parvenus au terme de l'initiation orientale. Nés de l'aurore, mais ayant franchi de nombreuses étapes, ils ont le goût des ténèbres, réclament le silence et s'enivrent des mystères de la mort(1).

Que pouvait être la civilisation de l'Égypte, sinon le fruit du mélange des génies de l'Asie et de l'Afrique ? Elle a, comme son sphinx, son symbole de prédilection, une double nature : le front pensif de l'extrême Orient, avec les reins puissants des lions de la Libye. N'est-ce pas au cœur de l'Abyssinie et de l'Éthiopie qu'elle puise la vie, les cultes et les rites des tropiques sauvages ? Là se trouve, avec le plus ancien temple, le premier vestige de cette société qui sort comme le Nil des flancs inconnus de l'Afrique,

Elle s'éveille au bruit des cataractes et se répand en flots épars dans les sables du désert. Une caste sacerdotale, échappée de l'Atlantide envahie par les vagues de l'Océan, y apporte les principes d'une morale embryonnaire. De ce premier établissement dans l'antique Méroë, partent des colonies de prêtres, des pèlerinages sacrés qui, suivant le cours du fleuve, descendent à Thèbes, puis de Thèbes à Memphis, puis de Memphis au Delta.

(1) Un auteur ancien raconte que, souvent, dans tels banquets joyeux en apparence, circulaient autour des tables de lugubres personnages qui, vêtus de deuil, psalmodiaient ces macabres paroles : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. » — Était-ce plaisanterie de mauvais goût ou amère ironie ? Étrange psychologie que celle des Égyptiens !

En arrivant sur ces plages, ils élèvent des sanctuaires qui deviennent des lieux de refuge, en sorte que toute cité y commence par le temple.

Ce que les historiens ignorent généralement, c'est qu'en Égypte, tout au rebours de ce qui se passa dans l'Assyrie, le sacerdoce disciplina toujours a royauté, chassant les despotes et gouvernant la nation par une supériorité intellectuelle, par une sagesse profonde et cachée que nul corps enseignant n'a jamais égalé dans aucun autre pays, si bien que c'est à son ossature religieuse et scientifique que l'Égypte fut redevable de sa longue durée.

Depuis l'époque aryenne et les troubles des temps védiques, jusqu'à l'époque alexandrine, c'est-à-dire pendant plus de cinq mille ans, l'Égypte demeura la forteresse des hautes et graves doctrines dont l'ensemble constitue ce que l'on pourrait appeler l'orthodoxie ésotérique de l'antiquité. Plus de cinquante dynasties purent se succéder, l'invasion phénicienne put inonder le pays et en être expulsée, au milieu du flux et reflux de l'histoire, sans que fût atténué le spiritualisme de l'Égypte.

En dépit des remous désorganiseurs de ces formidables conflagrations et sous l'idolâtrie apparente de son polythéisme, elle garda le vieux fonds de sa théogonie occulte que préserva de toute atteinte sa forte organisation sacerdotale. Elle résista aux siècles, comme la pyramide de Ghiseh qui, à demi ensevelie sous les sables, demeure intacte et inébranlable.

Grâce à cette immobilité de sphinx gardant son secret, l'Égypte devint l'axe autour duquel évolua la pensée religieuse de l'humanité qui de l'Asie déferla sur l'Europe. C'est dans la réserve inépuisable de la vieille Égypte, que viennent puiser la Judée et la Grèce, c'est-à-dire Moïse et Orphée fondateurs, l'un, de son farouche monothéisme, l'autre, de son polythéisme éblouissant qui fit parler les dieux à ses contemporains barbares en un langage qui les charma, comme l'eût fait une lyre accordée à leurs âmes élémentaires. Tout cela fut puisé dans les temples d'Osiris, dans l'antique Thébah que les Initiés appelaient l'Arche solaire, parce qu'elle contenait la synthèse de la science divine et tous les secrets de l'initiation. C'est dans ces temples et dans les cryptes des pyramides, que s'élabora la fameuse doctrine du Verbe-Lumière dont le Christ, bien plus tard, fut le flambeau vivant.

Oui, bien plus tard, car presque aussi vieille que nos continents, la civilisation égyptienne remonte, nous l'avons dit, à l'antique race rouge émigrée de l'Atlantide. Le sphinx colossal de Ghiseh, près de la grande pyramide, est son œuvre. Au temps où le Delta, formé plus tard par les périodiques alluvions du Nil, n'existait pas encore, l'animal symbolique était déjà couché sur sa colline de granit et regardait la mer se briser à ses pieds, aujourd'hui remplacée par l'océan des sables du désert.

Combien complexe en sa configuration est ce monstre fantastique, pro-

mière création de l'Égypte et devenu son symbole caractéristique : une tête de femme émerge du corps d'un taureau lequel a des griffes de lion et replie sur ses flancs deux grandes ailes d'aigle !

Que signifie donc cette agglomération d'organes disparates ?... C'est, dit Édouard Schuré, l'Isis terrestre, autrement dit la Nature, dans l'unité vivante de ses règnes, car déjà les prêtres de ces temps immémoriaux savaient et enseignaient que dans la grande évolution, la nature humaine est l'apogée de la nature animale. Ne peut-on constater, d'autre part, que dans cet amalgame du taureau, du lion, de l'aigle et de l'homme, correspondent les quatre animaux de la vision du prophète Ezéchiel... Et c'est pourquoi, quand, dans les siècles postérieurs, les Initiés verront l'animal symbolique, en sa forme complexe, accroupi sur le seuil des temples, ils sentiront vivre ce mystère en eux-mêmes car, avant Œdipe, ils sauront que le mot de l'énigme du sphinx n'est autre que l'homme lui-même, l'agent divin, le fils du ciel qui résume en lui tous les éléments et toutes les forces de la nature.

Et maintenant, après ce préambule dont le but a été de donner au lecteur une idée figurative de cette extraordinaire terre d'Égypte, entrons plus avant dans le cœur même de cette étude qui, dans son entier, n'aura pour objectif que de répondre à cette double question :

Quelle fut la doctrine philosophique et religieuse de la race qui l'habita ?

Quelle est sa Bible ?

Bien que l'on n'ait pas retrouvé les hymnes de ses prêtres, les poèmes d'Isis, le génie de l'Égypte s'est dévoilé de nos jours, non moins que celui de l'Inde et que celui de la Perse. Sa Bible, à la vérité, n'est pas écrite comme l'ont été beaucoup d'autres. Il semble que le muet continent de l'Afrique n'ait pu s'élever, nulle part, jusqu'à l'émission de la parole. Il n'est représenté par aucun idiome consacré. Qui jamais a ouï parler d'une Iliade africaine ? Le silence est chez lui le fondement de sa religion. A ses dieux cynocéphales manque l'organe du langage. Sa Bible est faite de pierre. Les lettres de son Ancien Testament sont, depuis la Nubie jusqu'au Delta, des obélisques, des pyramides, des nécropoles, des temples revêtus de lettres de granit et d'hiéroglyphes indéchiffrables... Partout se retrouve et s'obstine, en son mystère, le sphinx énigmatique. — N'importe, pénétrons dans ces Temples pour tâcher d'y découvrir l'un des rayons du soleil qui éclairait leurs sanctuaires.

Nous savons qu'à l'origine de toute civilisation, il faut chercher le nom d'un Instruteur. Ce nom nous le trouvons, ici, au berceau de la primitive Égypte, c'est celui d'Hermès-Toth que nous retrouverons peut-être dans la mythologie grecque, sous le nom d'Hermès Trismégiste. Ce que nous avons dit au sujet des Manous, des Zoroastres, des Bouddhas, s'applique égale-

ment aux cinq Hermès que cataloguent les égyptologues. Pour le moment, ne nous occupons que du premier d'entre eux.

Il n'y avait alors ni papyrus, ni écriture phonétique, mais l'idéographie sacrée existait déjà et la science du sacerdoce était inscrite, en caractères hiéroglyphiques, sur les murs des temples et des cryptes. Or, les prêtres d'alors attribuaient à Hermès-Toth quarante-deux livres roulant sur la science occulte. Faut-il ranger parmi ces ouvrages, le livre grec connu sous le nom d'*Hermès Trismégiste* ? Nous l'ignorons ; mais il est vraisemblable qu'il renfermait tels passages concernant l'antique théogonie qui fut comme le *fiat lux* d'où Moïse et Orphée reçurent leurs premiers rayons. Quoi qu'il en soit, la doctrine du Feu-Principe et du Verbe-Lumière renfermée dans la vision d'Hermès, restera l'élément fondamental de l'initiation égyptienne dont nous indiquerons plus loin la caractéristique générale et dont nous donnent l'impression anticipée, les belles paroles tout empreintes de la sagesse antique adressées par Hermès à son disciple Asklepius :

« Aucune de nos pensées, lui dit-il, ne saurait concevoir Dieu, ni aucune langue le définir. Dieu est incompréhensible et ineffable. Il peut, il est vrai, communiquer à quelques élus la faculté de s'élever au-dessus des choses visibles, mais ces élus ne trouvent point de paroles pour traduire, en langue vulgaire, l'immatérielle vision qui les a fait tressaillir. La cause première de la création demeure voilée pour nous et nous ne parviendrons à la comprendre, qu'en traversant la mort. » — C'est ainsi qu'Hermès parlait du Dieu inconnu au seuil des cryptes sacrées.

Le livre cité plus haut parle de la mort de ce grand Être, comme il eût pu le faire s'il s'était agi de l'apothéose d'un Dieu. « Hermès vit l'ensemble des choses et ayant vu, il comprit, et ayant compris, il eut la puissance de révéler. Ce qu'il pensa, il l'écrivit ; ce qu'il écrivit, il le cacha en grande partie, se taisant et parlant avec sagesse, afin que pendant toute sa durée, le monde à venir cherchât le sens de ces choses... Après quoi, ayant ordonné aux dieux ses frères de lui servir de cortège, il monta aux étoiles. »

L'on voit, d'après les citations précédentes, quel puissant souffle de monothéisme inspira la religion primitive de l'Égypte et c'est ce que confirme l'attestation suivante de M. Maspéro le savant archéologue :

« La théogonie ésotérique fut monothéiste dès les temps les plus reculés. Les textes les plus anciens déclarent que Dieu est l'UN, l'unique Absolu, celui qui existe par essence, le seul générateur, dans le ciel et sur la terre, qui ne soit pas engendré. A la fois Père, Mère et Fils, il engendre et demeure lui-même et lui seul, si bien que ces trois personnes, loin de diviser l'unité de la nature divine, concourent à son infinie perfection. Ses attributs sont l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté toute-puissante, la bonté sans limite. Il crée ses propres « membres » qui sont des dieux. Chacun de

ces dieux secondaires considérés comme identiques au Dieu Un, peut former un type nouveau d'où émanent, à leur tour, d'autres types inférieurs, — telle était, suivant l'ésotérisme égyptien, la grandiose conception qu'il se faisait de Dieu.

Mais nous avons parlé d'initiation. Revenons-y pour nous y arrêter un instant, car ce furent les Mystères où s'effectuait cette initiation qui sauvèrent l'âme de l'Égypte, dans l'une des plus redoutables crises que puisse traverser un peuple, c'est-à-dire celle d'une invasion étrangère, pour ne pas dire celle d'une demi-conquête.

Ces étrangers, ces envahisseurs, étaient les rois-pasteurs, connus dans l'histoire sous le nom de *Hicsos*. Ce fut sous leur conduite, que l'invasion déferla comme un déluge sur le Delta et la moyenne Égypte. Les rois schismatiques amenaient avec eux une civilisation corrompue, où se combinaient de façon désastreuse, la mollesse ionienne, le luxe de l'Asie avec ses mœurs de harems immondes et sa grossière idolâtrie.

L'existence nationale était menacée, son intellectualité compromise et sa mission universelle complètement enrayée... Mais ses Guides veillaient. Ils réconfortèrent son âme et préservèrent sa vie, en galvanisant son corps d'Initiés dépositaires de l'antique science d'Hermès et d'Ammon-Râ, le Jupiter égyptien. Que fit ce corps d'Initiés ? Il se retira tout au fond de ses sanctuaires, se ramassa sur lui-même, en ne se courbant qu'en apparence devant les usurpateurs, sectateurs des cultes du Taureau et du Bœuf Apis, en opposition avec celui du Bélier dont nous avons parlé dans l'histoire de Rama.

C'est pour conserver le dépôt sacré de leurs traditions, de leur science, de leur antique et pure religion, que les prêtres créèrent et répandirent le mythe symbolique d'Osiris et d'Isis, du démembrement du premier et de sa résurrection prochaine effectuée par son fils Horus qui avait retrouvé ses membres épars et jetés dans le Nil, par son frère, le noir Typhon, sacrilège et assassin.

C'est en frappant l'imagination de la foule si facilement impressionnable en sa pieuse superstition, que l'on procéda tout d'abord. — N'est-ce point par les mythes et les légendes, que furent toujours menées et éduquées les âmes des peuples primitifs ? L'on multiplia donc les cérémonies. L'on surexcita l'amour du peuple égyptien pour sa vieille religion, en lui représentant les malheurs de la grande déesse Isis et ses lamentations, sur la perte de son époux céleste, en exaltant, surtout, l'espoir qu'elle plaçait dans son fils Horus, le puissant rédempteur.

— Qu'étaient donc, demandera-t-on, sans doute, cet Osiris, cette Isis et ce Horus devenus les objets d'une si fiévreuse exaltation ?

Nous entrons, ici, dans le monde complexe où l'histoire se combine avec

la légende, où la réalité se noie dans le mythe. Interrogeons les auteurs anciens, Plutarque, Hérodote, Diodore, Lucien et résumons en quelques lignes leurs récits et leurs témoignages.

Osiris, fils de Jupiter et de Niobé, fut l'une des plus grandes divinités de l'Égypte. Ce roi divin y régna pendant plusieurs années, polissant les mœurs sauvages de ses sujets, leur enseignant l'agriculture et les dotant de bonnes et justes lois. Nourrissant le rêve de répandre au loin les bienfaits de la civilisation, il confia l'administration de son royaume à sa femme Isis et à son fils Horus, en même temps que le commandement de son armée, à Hercule qu'avaient rendu célèbre ses capacités militaires, puis partit accompagné par Apollon, son frère, Anubis et autres personnalités de son entourage (1). Il pénétra d'abord dans l'Éthiopie, puis en Arabie et autres pays plus ou moins éloignés, répandant partout les lumières d'une sage législation, s'appuyant sur les principes d'une religiosité plus ou moins spiritualiste.

A son retour en Égypte, il trouva chez la plupart de ses sujets, un esprit d'indiscipline, voire même de révolte, sourdement fomenté par les menées de son frère Typhon. Osiris, naturellement doux et pacifique, tenta de le ramener à de meilleurs sentiments, sans employer d'autres moyens que ceux de la persuasion ; mais victime de sa générosité, il fut traitreusement assassiné par Typhon qui mit son cadavre en pièces et l'enferma, au dire de Plutarque, dans un coffre qu'il jeta dans le Nil. La pauvre Isis désespérée se livra à de nombreuses recherches demeurées longtemps vaines et ce ne fut qu'à grand'peine qu'elle finit par découvrir les restes de son époux sur les côtes de la Phénicie. Secondée par son fils Horus, elle put toutefois, venger sa mort, par la défaite du criminel Typhon et de tous ses adhérents.

Pour rendre, aux tristes restes d'Osiris, les honneurs funèbres qui leur étaient dus, elle fit modeler un certain nombre de statues de cire à l'effigie d'Osiris et dans chacune desquelles fut enfermé l'un des lambeaux du cadavre déchiqueté, puis ayant convoqué les différents collèges de prêtres, elle les leur distribua, en leur prescrivant de rendre les honneurs divins à son époux et en leur recommandant, enfin, de le représenter sous le symbole d'un être vivant... et c'est pour obéir à cette injonction, que le roi Osiris ayant enseigné l'agriculture à ses sujets, fut représenté par les prêtres sous l'emblème du Bœuf (Bœuf Apis) ou signe du Taureau.

Mais voici que la question change, ici, de face, s'élargit et prend une amplitude de tous points extraordinaire. Obéissant aux suggestions d'une conception bizarre et bien orientale, les Égyptiens s'abandonnent à la pas-

(1) L'on sait, aujourd'hui, que la plupart des déités qu'énumèrent les mythologues furent des personnages parfaitement historiques.

sion qu'avaient les primitifs, d'amalgamer, puis d'assimiler et de confondre en de communes appellations, tous les héros divins dont ils remplissent l'universel panthéon des dieux qu'ils multiplient sans mesure...

C'est ainsi qu'Osiris est assimilé au Soleil et que son culte est le même que celui d'Apollon, de Bacchus ou Dionysus, de Jupiter, de Pan et de combien d'autres encore ?... Si bien que les mythologues, eux-mêmes, s'y embrouillent et ne savent plus à quelle appellation se fixer.

C'est ainsi encore, qu'Isis qui après sa mort reçut aussi les honneurs divins, fut représentée sous l'emblème d'une Génisse. Quant aux noms de ses homonymes, ils abondent. On lui donne, pour attributs, ceux de Diane ou de la Lune, de Vénus, de Minerve, de Cybèle, de Proserpine et peut-être d'autres encore... Étant considérée comme Cybèle ou la Nature, l'on inscrivait au pied de quelques-unes de ses statues ces mots significatifs : « Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera. Nul mortel ne soulèvera le voile qui me couvre... » Et c'est quand on l'assimilait à la Lune ou Phébé, que les néophytes des temples égyptiens lui adressaient cette invocation passionnée :

Salut, déesse Isis-Hator
A la triple auréole d'or,
Toi qui resplendis dans la nue.
Toi que l'essaim des astres suit
Dès que l'ombre fraîche est venue :
Salut, ô Dame de la nuit !

Telles étaient les grandes divinités des Égyptiens. Ils en avaient bien d'autres... car ils avaient la divinisation facile et le symbolisme surabondant.

— Eh quoi ! dira-t-on sans doute, l'homme se fabriquait donc ses dieux !..

— A coup sûr, il se les « fabriquait ». N'en fut-il pas le créateur, dans toutes les religions exotériques ? Mais ne nous en scandalisons point, car cela prouve une seule chose, c'est que ces divinités créées par son imagination n'étaient, en dépit de leur imperfection et de leur grossière matérialité, que l'expression confuse de la divinité latente que possède en lui tout être humain et dont la manifestation peut être considérée comme l'efflorescence d'une virtualité interne par l'émanation de laquelle *il se crée un idéal*... Or, tout est là, c'est là qu'est le ressort de la vie, en d'autres termes, là, que gît la potentialité de toute évolution future.

Telle fut la part de l'œuvre ésotérique égyptienne, mais les Initiés ne s'en tinrent pas là et c'est pour rendre inattaquable la vérité ésotérique, la doctrine sacrée, c'est pour la préserver des exagérations et des déformations inévitables, qu'ils la recouvrirent d'un triple voile. A la diffusion du culte populaire d'Isis et d'Osiris, correspondit l'organisation savante des Mystères petits et grands. On les entourait de barrières infranchissables. L'on inventa

pour les candidats des épreuves physiques et morales. On leur imposa le serment du silence absolu et l'on alla jusqu'à l'application de la peine de mort dont on rendit passibles les néophytes coupables des divulgations les plus minimales concernant les secrets des sanctuaires.

Et c'est grâce à cette rigoureuse organisation que l'initiation égyptienne devint, non seulement le refuge de la doctrine ésotérique, mais encore le creuset d'une résurrection nationale et la fondation de la grande École des religions futures. Tandis que les usurpateurs couronnés régnaient à Memphis, Thèbes préparait lentement la régénération de la patrie. De son temple, de son Arche solaire, sortit le sauveur si longtemps attendu, le valeureux Amosis, Pharaon thébain qui chassa les Hicsos, après plus de cinq siècles de domination et restaura dans tous ses droits la science sacrée. — C'est ainsi que fut sauvée l'âme de l'Égypte, par ces Mystères dont nous allons essayer d'esquisser la physionomie, par le compte rendu sommaire de l'une de ces initiations généralement si mal connues et si grossièrement appréciées.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (suite) ⁽¹⁾.

XXXII

Influence des Invisibles dans l'histoire.

III

Les Évangiles de saint Matthieu (2) et de saint Jean (3) nous font connaître qu'après la mort du Christ, les apôtres quittèrent Jérusalem et se rendirent en Galilée où ils reprirent le métier de pêcheurs qu'ils exerçaient avant de suivre Jésus. Ce départ précipité montre l'état d'esprit dans lequel devaient se trouver les apôtres. Malgré les enseignements de leur Maître et les phénomènes dont ils avaient été les témoins, il semble que la foi dans leur mission n'ait pas été bien grande.

Les chefs de la synagogue avaient obtenu de la faiblesse du proconsul romain la condamnation de Jésus ; et il était certain qu'ils demanderaient

(1) Voir les numéros de la *Revue* 1905, 1906, 1907, janvier, mars et avril 1908.

(2) Saint Matthieu, ch. XXXVIII, § 16.

(3) Saint Jean, ch. XXI, §§ 1, 2, 3.

de nouvelles condamnations contre celui qui chercherait à remplacer le crucifié, et à continuer ses enseignements en public.

Les apôtres agissaient donc prudemment en abandonnant la ville où ils n'étaient plus en sûreté, et il est évident qu'ils partaient sans esprit de retour. Ils étaient restés bien peu de temps à Jérusalem où, en dehors du petit cénacle aujourd'hui dispersé, ils ne connaissaient personne. Ils ne pouvaient pas y travailler de leur métier de pêcheur. Ils se sentaient entourés par la malveillance générale, et par la haine de tous les rigides observateurs de la loi. Enfin ils étaient heureux de revenir sur les bords du lac, dans ces lieux où ils avaient vécu avec leur Maître, ce beau rêve d'espérance et de foi.

Toutes ces considérations devaient amener les apôtres à rentrer dans leur pays, et à rester désormais au milieu de leurs amis et de leurs parents, en reprenant le métier qui les faisait vivre et qu'ils avaient abandonné pour suivre Jésus.

* *

Mais alors, que va devenir l'idée nouvelle ? Étouffée dans Jérusalem par les persécutions, il est évident que les apôtres, repris par leurs occupations journalières, ne pourront pas la répandre bien loin. Le cercle de leur apostolat paraissait devoir être très limité. Il devait se borner aux petites bourgades avoisinant le lac, Génésareth, Capharnaüm, Magdala, Tibériade. Autour du lac, des montagnes arides rendent les communications très difficiles et très pénibles. Obligés de travailler pour vivre, ils ne pouvaient faire de longues absences, et ils ne pouvaient s'éloigner des lieux où les besoins de la vie matérielle les forçaient à demeurer.

Il est donc probable qu'au bout d'un certain temps, ces hommes auraient perdu de vue l'idéal que leur avait fait entrevoir leur Maître. Occupés à de rudes travaux, le souvenir des paraboles, des conseils et même des faits miraculeux qui les avaient si fortement impressionnés, — tous ces souvenirs se seraient peu à peu estompés dans leurs cerveaux rudimentaires, et auraient fini par disparaître.

Ils ne pouvaient avoir la pensée de revenir à Jérusalem. Il y avait d'abord des difficultés matérielles : près de deux cents kilomètres à parcourir par des sentiers à peine tracés ; le voyage était pénible et périlleux : il ne pouvait se faire qu'en caravanes assez fortes pour résister aux pillards qui infestaient le pays. Puis que seraient-ils allés faire à Jérusalem ? La persécution qui les avait forcés de partir sévissait encore contre les partisans des idées nouvelles. Et enfin il est probable qu'ils ne se rendaient pas un compte bien exact de la mission qu'ils avaient à accomplir.

Ils croyaient bien que le Christ avait fait des miracles, qu'il était ressus-

cité, qu'il était assis à la droite du Père, et qu'il reviendrait un jour. Mais ces idées étaient forcément un peu vagues dans leur esprit : et on peut penser qu'avec le temps ils seraient arrivés à mettre en doute la réalité de ces phénomènes qui les avaient si fortement émotionnés. Dans tous les cas, leur souvenir qui, bien que récent, ne les avait pas décidés à rester à Jérusalem, ce souvenir ne pouvait pas être assez fort pour les arracher à leur milieu, et les engager dans une voie dont ils ne voyaient pas bien clairement le but.

..

Ainsi, dès le lendemain de la mort du Christ, la diffusion de l'idée qu'il a apportée au monde, semble absolument compromise. Ses apôtres, — ceux qui ont reçu directement ses enseignements, — ceux en qui il a mis toute sa confiance et tout son espoir, — ceux-là abandonnent la lutte, et vont se réfugier dans le petit pays qui avait été le berceau du christianisme, et qui allait peut-être devenir son tombeau !

Il est évident en effet que si les apôtres étaient restés en Galilée, la grande œuvre commencée par le Christ allait être irrémédiablement arrêtée : elle allait disparaître avec ceux qui avaient été chargés de la faire connaître et de la continuer : et plus tard, aux yeux des indifférents, le Christ ne passera même plus pour le fondateur d'une secte. Il ne sera qu'un agitateur vulgaire justement frappé par les chefs religieux et par les chefs politiques, pour avoir voulu soulever le peuple contre la religion de Moïse et contre l'autorité des Césars.

Il ne pouvait en être ainsi ; et l'intervention des Invisibles était encore nécessaire.

Il fallait, par de nouveaux phénomènes, faire sortir les apôtres de leur indifférence, réchauffer leur zèle, frapper leur imagination, réveiller leur foi, et leur faire comprendre qu'ils ne devaient pas rester en Galilée, mais retourner à Jérusalem pour commencer leur mission.

Ces phénomènes se produisirent. Ils sont longuement relatés dans le chapitre XXI de l'Évangile de saint Jean. De nombreuses apparitions, des entretiens entre les disciples et le Christ matérialisé, eurent lieu sur les bords du lac. Enfin, une manifestation des plus importantes se produisit sur une montagne où le Christ avait donné à ses fidèles l'ordre de se rendre. Il leur apparut transfiguré, dans son corps fluide, radieux, et tous, dit saint Matthieu, se prosternèrent et l'adorèrent ; et il leur dit : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez, instruisez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant à garder

« tout ce que je vous ai commandé; pour moi, je suis tous les jours avec vous jusqu'à la fin des siècles. » (Matthieu, ch. XXVIII, §§ 18, 19 et 20.)

Cette dernière manifestation fut décisive. Enthousiasmés par les derniers phénomènes auxquels ils avaient assisté, pleins de confiance et de foi, les apôtres reprirent joyeux le chemin de Jérusalem. Il y avait environ un an qu'ils en étaient partis. Ils vont maintenant commencer, sous l'influence des invisibles, la mission que le Christ vient de leur rappeler.

∴

C'est dans les « Actes des apôtres » que nous trouvons les renseignements sur la mission qu'ils accomplirent. Malheureusement ces renseignements ne sont pas nombreux, et ils ne concordent pas toujours avec les Évangiles (1).

Les Galiléens arrivèrent à Jérusalem pendant la persécution qui n'avait jamais cessé depuis la mort du Christ. Ils furent, d'après les « Actes », battus de verges, emprisonnés et délivrés trois fois par des anges. Étienne, qui leur donnait l'exemple du courage dans l'affirmation de sa foi, ne fut pas aussi heureux : il fut lapidé. Après sa mort, les disciples comprenant que Jérusalem était désormais fermée à la prédication, se dispersèrent. Quelques-uns, — les Actes n'en citent que cinq — Pierre, Jean, Philippe, Barnabas et Jacques — « allèrent de lieu en lieu, prêchant la parole ». Ils allèrent en Samarie, en Judée, en Syrie, mais ils n'annonçaient la parole à personne, sinon aux Juifs (Actes, XI, § 19), et dans ces conditions, il est bien évident qu'ils devaient montrer la plus grande prudence dans leurs enseignements pour ne pas heurter les croyances de leurs auditeurs, et attirer sur eux les foudres des synagogues. Leur influence ne fut donc pas bien grande, et dans tous les cas, elle ne s'étendit guère au delà de la Palestine et de la Syrie.

Pierre lui-même qui ne paraît pas avoir été doué d'une grande énergie morale, et qui par trois fois avait renié son Maître avant sa condamnation, — Pierre se tient dans une prudente réserve. Longtemps après la mort du Christ, étant à Antioche, il n'osait pas fréquenter les Gentils par crainte des partisans de la circoncision. Ce qui lui valut une verte semonce de saint Paul qui nous fait connaître que « quand Céphas vint à Antioche, il dut lui résister en face parce que sa conduite était très remarquée et qu'il usait de dissimulation ». (Épître aux Galates, II, §§ 11 et suivants.)

Les « Actes » du reste ne font pas jouer à Pierre un rôle bien important.

(1) L'auteur des « Actes », contrairement à Matthieu et à Jean, nous dit que les apôtres n'ont pas quitté Jérusalem. Il comprenait qu'il y avait, dans ce départ, un acte de prudence par trop exagéré, et il a mieux aimé passer ce fait sous silence, pour ne pas diminuer le prestige dont l'Église naissante voulait entourer les premiers disciples du Christ.

Ils relatent ses voyages en Samarie, en Judée, en Syrie, — quelques miracles dont certains sont absolument incompréhensibles (1), — et ils terminent en disant qu'après avoir été mis trois fois en prison, et trois fois délivré par les anges, il s'en alla dans un autre lieu (actes, XII, § 5, 10, 17). Les Actes n'indiquent pas ce lieu, et là se bornent tous les renseignements que nous avons sur Pierre (2).

Il paraît donc absolument certain que le chef des apôtres n'a pas quitté la Palestine et la Syrie, et surtout qu'il n'est jamais allé à Rome. S'il avait fait ce voyage, les « Actes » l'auraient relaté. Paul parle d'une entrevue qu'il eut à Antioche avec Pierre : mais il ne dit pas qu'il l'a vu à Rome, et il est évident que Paul n'aurait pas passé sous silence cette rencontre si elle avait eu lieu. Enfin, si Pierre avait été dans la capitale de l'Empire, il y aurait fondé une Église, et Paul n'aurait pas eu besoin d'envoyer aux Romains les conseils et les exhortations qui sont renfermés dans la magnifique épître qu'il écrivit vers l'an 60 (3).

Ce ne fut qu'au II^e siècle que les auteurs chrétiens créèrent la légende du voyage de Pierre à Rome, de son épiscopat qui dura vingt-cinq ans et enfin de son martyre. Origène raconte que Pierre fut crucifié la tête en bas, sur sa demande, pour ne pas subir le même supplice que le Christ. Tous les autres auteurs répétèrent ce fait, d'autant plus extraordinaire que ce genre de supplice était absolument inconnu chez les Romains.

∴

(1) Le plus extraordinaire est la mort d'Ananie et de Saphire. C'étaient deux époux, deux nouveaux convertis qui avaient vendu leurs biens pour en donner le produit aux apôtres. Ils eurent l'idée, assez naturelle, de garder pour eux une petite partie de la somme, et lorsqu'ils apportèrent le reste à Pierre, celui-ci leur reprocha durement leur conduite, et aussitôt ils tombèrent à ses pieds l'un après l'autre, et ils expirèrent (Actes, ch. X).

Il est regrettable que l'auteur des « Actes », que l'on dit être saint Luc, ait rapporté dans la vie de Pierre un conte aussi absurde.

(2) Les écrivains religieux regrettent avec raison ce manque de renseignements, et l'un d'eux, M. l'abbé Le Camus, auteur d'un grand ouvrage sur les apôtres, s'exprime ainsi : « Pierre s'en alla dans un autre lieu... n'est-il pas surprenant que, d'un mot, l'historien n'en ait pas marqué le but ? Peut-être faut-il voir dans ce silence, désespérant pour nous, une preuve de la résolution bien arrêtée de l'auteur des « Actes » de ne dire que ce qu'il sait, et de ne rien ajouter aux sources qu'il consulte. » (*Oeuvres des Apôtres*, p. 310, nota.) Plus loin (p. 334), M. Le Camus dit que Pierre a eu des amis qui ont résumé les incidents de la première partie de sa vie passée en Palestine, mais qu'il n'a eu personne dans son entourage pour relater les incidents de la seconde partie. Cette explication est absolument insuffisante.

(3) Comment comprendre, dit l'abbé Le Camus, que Paul écrivant aux Romains n'eût ni un mot pour leur évêque, ni une allusion à leur organisation sous un pasteur, et que plus tard, il soit arrivé à Rome sans visiter Pierre s'il s'y trouvait, sans rendre hommage à sa droite s'il était absent. (*Oeuvres des Apôtres*, p. 314.)

On voit que les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes n'ont pas grande foi dans le voyage de Pierre à Rome.

La mission des apôtres dut donc se borner à la Palestine et ce furent quelques-uns de leurs disciples, que l'on appelle les Pères apostoliques, qui allèrent évangéliser les provinces de l'Asie et du nord de l'Afrique.

Pendant leurs voyages, les apôtres formaient de petites associations dans les centres où ils passaient. La vie était en commun parmi les affiliés : ils se réunissaient pour prendre leurs repas, et pour écouter la parole du disciple. Dans ces réunions on parlait du Christ, du Messie annoncé par les prophètes qui devait délivrer Israël, lui rendre sa splendeur, et faire régner sur la terre le royaume de Dieu. On parlait de ses miracles, de ses paraboles, de ses apparitions, et c'est dans ces petits cénacles que commencèrent à se former toutes ces légendes qui devaient entourer Jésus d'une auréole de puissance, de bonté et d'amour.

Mais, — et c'est là le point important — les nouveaux chrétiens, les judéo-chrétiens comme on allait les appeler, acceptaient bien le Baptême et la Cène ; mais en dehors de ces deux cérémonies ils restaient fidèles aux prescriptions et aux pratiques de la loi de Moïse. Ainsi les apôtres ne voulaient pas recevoir dans la nouvelle Église ceux qui n'étaient pas circoncis (Actes, XV, § 1). Ils rappelaient la défense de manger certaines viandes, de travailler le jour du sabbat, de contracter des unions avec des personnes étrangères. La nation devait rester intacte, sans aucun mélange avec les autres peuples, et le Christ n'était venu que pour sauver les Juifs. C'est là évidemment, l'idée dominante des disciples au début de leur mission.

De pareils enseignements n'apportaient aucun changement notable à l'ancienne religion, et il est certain que les Juifs, du moins en majorité, ne pouvaient pas en accepter d'autres. Ils croyaient bien en un seul Dieu ; mais ce Dieu était à eux seuls : c'était le Dieu d'Israël et non le Dieu des autres nations. Ils ne pouvaient pas admettre un Dieu père de tous les hommes, ne faisant entre eux aucune différence ; et ils ne pouvaient pas considérer comme des frères, les autres peuples qu'ils haïssaient.

Toutes les idées d'amour, de charité, de dévouement, de pardon des injures, disparaissaient devant le précepte de la Loi, « œil pour œil, dent pour dent ». Enfin la croyance à l'immortalité de l'âme, dont il n'était pas question dans les livres de Moïse, était pour eux très peu compréhensible.

Les apôtres, malgré l'appui qu'ils pouvaient recevoir des Invisibles, n'avaient ni assez d'éloquence, ni assez de puissance morale pour s'imposer au peuple et pour détruire les anciennes croyances défendues par les chefs de la synagogue. « Sûrement, — dit Renan dans son livre sur les apôtres, — si le christianisme fût resté entre les mains de ces bonnes gens, renfermé dans une convention d'illuminés menant la vie en commun, il se fût éteint comme l'Essénisme, sans laisser aucun souvenir (1). »

(1) Renan. *Les Apôtres*, p. 187.

Tous les historiens sont arrivés à la même conclusion ; et il ne pouvait en être autrement. Le christianisme était trop opposé à la loi de Moïse pour que les apôtres pussent le répandre dans un milieu absolument juif, chez un peuple fanatique, dominé par les chefs religieux et politiques naturellement opposés à tout changement. Et ainsi s'explique le peu de résultats obtenus par les idées chrétiennes dans le pays qui les avait vues naître.

Les apôtres fondèrent bien quelques associations, quelques Églises comme on devait les appeler plus tard : l'Église d'Antioche fut une des principales (1). Mais, comme je l'ai déjà dit, les enseignements qui étaient donnés dans ces centres ne devaient pas être trop opposés aux doctrines hébraïques : ils ne devaient pas porter ombrage aux chefs de la synagogue et les illuminés et les rêveurs qui cherchaient à les répandre, étaient appelés à disparaître rapidement, noyés dans l'élément juif.



Nous n'avons aucun renseignement ni sur le lieu ni sur l'époque de la mort des apôtres.

Les « Actes » ne disent pas un mot sur cette importante question et ce silence embarrasse beaucoup les écrivains religieux. Un des plus importants, M. l'abbé Le Camus — que j'ai déjà cité — déplore cette lacune ; et après avoir dit que Pierre, pour la première partie de sa vie passée en Palestine avait eu des amis qui en ont résumé les principaux incidents, il ajoute : « Quant aux autres Apôtres, n'ayant eu personne dans leur entourage qui consigné par écrit leurs œuvres, ils sont demeurés sans histoire (2). » Personne ne s'occupa d'eux : ils vécurent sans attirer l'attention et ils disparurent ignorés au milieu des quelques fidèles qu'ils avaient réunis. Ils n'avaient pas compris l'importance de leur tâche ; ou, s'ils l'avaient comprise, les moyens leur avaient manqué pour la mener à bonne fin.

Il est donc certain, — et je tiens à bien faire ressortir ce point qui est de la plus grande importance pour la thèse que je soutiens, — il est certain que la parole du Christ ne fut répandue par les apôtres que dans quelques villes de la Palestine et de la Syrie ; — que cette parole fut toujours mêlée à des prescriptions et à des pratiques juives ; — et que par suite l'idée chrétienne ne pouvait pas se dégager de la religion de Moïse. Les judéo-chrétiens, confondus avec les Juifs, étaient destinés à subir comme eux les horreurs de la guerre d'extermination qui allait être déchaînée.

Deux formidables insurrections, suscitées par des agitateurs qui se disaient

(2) C'est à Antioche que les fidèles de Jésus furent désignés pour la première fois sous le nom de chrétiens.

(2) Le Camus, *Œuvre des Apôtres*, p. 334.

le Messie attendu, furent noyées dans le sang. En 70, sous le règne de Vespasien, Titus détruisit Jérusalem et plus d'un million de Juifs périrent dans cette guerre. Soixante ans plus tard, sous Adrien, à la suite d'une seconde révolte, toute la Judée fut dévastée ; les Juifs qui échappèrent au massacre furent réduits en esclavage, et le nom de Jérusalem fut remplacé par celui d'Alia Capitolina.

Au milieu de ce cataclysme qui anéantissait tout un peuple, au point de vue politique comme au point de vue religieux, il est évident que les quelques chrétiens qui en faisaient partie allaient disparaître (1), et que les enseignements que les Apôtres avaient pu répandre dans cette malheureuse contrée, allaient tomber dans un profond oubli.

Ainsi, pour la seconde fois, les événements et les hommes semblaient s'opposer à la marche de l'idée chrétienne.

Il fallait que cette idée fût reprise, et portée loin de son berceau qui ne pouvait plus l'abriter : — il fallait la faire voir dans toute sa grandeur, la montrer s'adressant non seulement au peuple juif, mais à tous les hommes, et lui donner des bases assez solides pour qu'elle devînt indestructible.

L'intervention des Invisibles était encore nécessaire : Paul fut choisi par eux pour remplir cette grande mission.

SENEX.

(A suivre.)

L'ENQUÊTE DU "MATIN" SUR LE SPIRITISME

Le 12 avril, le *Matin* reprenait son enquête. Mais, avant d'en suivre les phases, qu'on nous permette de nous arrêter un instant au fait impressionnant qui, pour nous, la domine tout entière.

L'enquête pourrait être close : par cette raison que notre amie vénérée, M^{me} Noeggerath, dont l'enveloppe mortelle vient de disparaître, nous semble avoir fourni sur la réalité du spiritisme la déposition peut-être la plus convaincante et assurément la plus émouvante.

« La mort n'est pas », disait-elle à un rédacteur du *Matin* trois semaines avant de mourir. « Tout n'est qu'évolution et effort vers la lumière, vers la liberté.... La nature tend invisiblement à se libérer de l'obscurité pour se transformer dans la lumière. Voyez la graine qui s'évade des ténèbres de

(1) Flavius Josèphe, qui fut un des chefs de la révolte dont il a écrit l'histoire en sept livres, ne parle nullement de la secte chrétienne qui n'avait aucune importance, et le passage où il parle de Jésus est regardé par tous les critiques comme une interpolation.

l'humus, voyez la chenille qui veut des ailes, voyez l'oiseau qui brise son œuf pour, bientôt, monter dans l'azur ».

M^{me} Noeggerath s'exprimait avec tant de certitude, une « connaissance » si absolue, que son visiteur était *stupéfait*. Et quand il la quitta, elle lui tendit « une main si frêle et si diaphane qu'il crut un instant serrer une main tendue de l'au-delà ».

C'était presque vrai. L'immortel et charmant auteur de la *Survie*, toute chargée d'années, faisait ses derniers efforts pour se survivre à elle-même. Sachant que ses paroles allaient être publiées et pressentant que l'exemple de sa propre transformation ne tarderait pas à confirmer sa parole, elle s'appliquait à donner à ses frères en humanité une suprême et saisissante leçon.

Aussi, quelques jours plus tard, quand sa belle âme, ayant rompu le dernier lien qui la retenait à la terre, s'envolait radieuse vers ses amis de l'espace, le *Matin*, quoique toujours plongé dans le *grand doute*, n'hésitait pas à accueillir dans ses colonnes l'article suivant de notre cher maître Léon Denis :

Elle est partie pour l'Au-delà.

Pour la doyenne des spirites le grand doute est certitude.

— C'est bon, c'est si bon, d'entrevoir, de sentir déjà tout l'au-delà.

M^{me} Noeggerath sourit, et, sur la clarté limpide de ses bons yeux de vieille, ses paupières alourdies de mort retombèrent.

Et, en vérité, ce fut une fin très douce que la sienne. Ce fut l'envol plein de sérénité d'une âme croyante vers la réalisation toute proche de ses espoirs.

M^{me} Noeggerath en avait la certitude : Notre existence sur terre n'est qu'un instant d'une vie éternelle qui s'épanouit dans une lumière toujours plus pure. Et, confiante, la doyenne des spirites trépassa.

Pour elle, il est résolu maintenant l'angoissant problème ? Pour elle, le grand doute est certitude ?

Jolie merveilleusement, adulée de tous et riche, M^{me} Noeggerath assista, à quarante ans, au naufrage effroyable de tout son bonheur. Veuve et complètement ruinée, elle chercha dans la religion de son enfance, dans la foi catholique, un secours contre tous ces désespoirs. Mais les prières balbutiées jadis furent impuissantes à la guérir. Alors, elle se jeta dans le spiritisme. Elle arriva à une croyance, que dis-je, à une certitude : la tendance irrésistible de l'humanité à se libérer de l'obscurité pour se transformer dans la lumière, la montée plus ou moins rapide de l'homme selon la qualité de l'amour qu'il sut conquérir vers une humanité plus haute, moins maté-

rielle, sa montée lente ou pressée, mais certaine, vers les mondes supérieurs. Le Christ, en qui elle vit l'expression magnifiée de l'homme, ce que notre monde put produire de plus pur, le Christ ne dut son règne qu'au rayonnement de bonté et d'amour qu'il exerça autour de lui.

Et c'est pourquoi elle prêcha, elle aussi, la bonté et l'amour ; c'est pour cela qu'elle étendit son geste de consolation vers toutes les misères qui vinrent sangloter à ses genoux d'aïeule.

Ce fut une chose extrêmement belle que la vie de cette femme qui, à quatre-vingt-sept ans, à cet âge des égoïsmes inconscients, donnait tout d'elle-même : sa fortune et son cœur. Sans défaillance, elle consacra quarante années à répandre autour d'elle ces vérités spiritualistes, encore méconnues ou raillées par beaucoup, ces vérités, à qui appartient pourtant l'avenir, car elles ont pour appui la science expérimentale, la philosophie la plus haute et la morale la plus pure.

LÉON DENIS.

Pour notre chère « Bonne-Maman » la survie était et elle est plus que jamais une vérité prouvée, indéniable, en dehors de tout dogme. Ce noble esprit va continuer son œuvre toute d'instruction et d'amour et en affirmer la réalité. N'a-t-elle pas déclaré, en effet, que *les habitants de l'espace seuls peuvent dire ce qui se passe dans l'espace* ; et le but de son œuvre ne l'a-t-elle pas défini par cette admirable parole empruntée à l'évangile de saint Jean : *Je vous donne un commandement nouveau... Que comme je vous ai aimés, vous vous aimerez les uns les autres.*

Qu'est-il besoin d'enquête pour établir la vérité de la survie ! Quand bien même il y aurait un médium assez fort pour faire se soulever une montagne, serait-ce plus probant que d'entendre jaillir d'un frêle corps épuisé une voix éteinte qui proclame magnifiquement la renaissance d'une âme puissante, quittant les ténèbres pour la lumière : « *Quelle lueur éblouissante m'environne !* »

Cependant n'oublions pas l'exemple que nous a laissé notre vénérée doyenne. Notre tâche à nous n'est pas terminée. Soyons, comme elle, toujours sur la brèche, toujours prêts à la lutte. Ce n'est pas notre propre conviction qu'il s'agit de fortifier, c'est celle de ceux qui doutent, celle de ceux qui voudraient croire. Revenons donc à l'enquête.

Le *Matin* interroge l'illustre professeur Lombroso, de l'université de Turin, au sujet des phénomènes qui se produisent avec Eusapia, le savant répond :

— Je suis parfaitement convaincu de l'authenticité des phénomènes présentés par la Paladino ; cependant, lorsqu'elle n'est pas en état de pouvoir les reproduire parfaitement, elle a la faiblesse de recourir à des « trucs ».

« Je suis aussi convaincu que, d'ici quelques années, le célèbre médium

ne réussira plus dans ses expériences. La force spirite dont elle est dotée s'éteint, en effet, très lentement, mais progressivement. Je n'affirme pas ceci au hasard ; dès à présent, la Paladino ne produit presque plus l'apparition des images, ce qu'elle faisait assez aisément auparavant. Elles ne sont actuellement reproduites par elle qu'à l'état embryonnaire, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas bien définies.

— La science peut-elle dévoiler le mystère qui entoure ces phénomènes ?

— Pour quelques-uns, oui ; mais, pour d'autres, la science ne le peut pas. Pour ce qui est de la lévitation des tables et d'autres phénomènes semblables, il n'y a plus de doute possible. Voici une photographie qui a été prise au moment où la table se levait. Les bras et les jambes de la Paladino, comme vous pouvez le voir, sont étroitement retenus par les spectateurs. Et cependant la table est suspendue en l'air.

« Mais il y a plus encore. Un jour, j'ai pu assister au voyage aérien d'un pot de quinze à vingt kilogrammes. Ce pot, placé à la distance de quelques mètres de nous, s'est d'abord levé, puis il a plané sur nos têtes, pour venir enfin se poser sur la table.

« Une autre fois, par exemple, j'ai eu le bonheur de revoir ma mère, que j'ai pu embrasser, et à laquelle j'ai même pu parler.

« Quant à la lévitation des tables, on a prouvé que le poids de la Paladino s'augmente du poids de la table ; et, cependant, le médium ne touche pas la table !

« Un phénomène extraordinaire est observé lorsque Eusapia, étant assise, les mains et les pieds ligotés, s'élève très lentement jusqu'à pouvoir rejoindre le plan de la table et s'y asseoir. Sous ses aisselles, on voit seulement deux mains spirites qui l'aident.

« Cette expérience a été sérieusement contrôlée.

— Vous croyez, pour conclure, à beaucoup de ces phénomènes ?

— Assurément. Je puis vous garantir que la lévitation d'une table, aussi bien que le transport d'objets à distance, se produisent sans truc d'aucune sorte. Je vous répète cependant que, actuellement, Eusapia Paladino « trique » plus souvent. Elle s'affaiblit ; elle se trouve de plus en plus dans des conditions de force qui ne lui permettent pas de reproduire tous les phénomènes qu'on lui demande. »

Après les éclatantes affirmations qui précèdent, ce n'est pas sans une vive stupéfaction que nous lisons dans le *Matin* du 13 avril l'article de M. Gustave Le Bon, qui ne trouve pas bien nets les résultats obtenus par l'enquête, et qui, dans le but de rendre un grand service à la science, offre un prix de CINQ CENTS FRANCS au médium qui soulèvera un objet sans contact. Comme conditions il demande que le phénomène soit constaté par une photographie instantanée prise par le photographe du *Matin* en présence de trois savants

de son choix, « trois savants d'autorité reconnue ». — Il paraît suivre de là que les William Crookes, Charles Richet et Lombroso ne sont pas des savants jouissant d'une autorité reconnue, du moins aux yeux de M. Le Bon. Alors pourquoi ne désigne-t-il pas tout de suite les noms de ces savants dont l'autorité doit évidemment confondre celle des prénommés ?

Ce n'est pas tout. Le prince Roland Bonaparte et M. le Dr Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques* viennent apporter le renfort de leur bourse à M. Le Bon, tant ils tiennent à une démonstration qui aurait, disent-ils, un intérêt scientifique considérable. Le prince Roland Bonaparte offre, pour sa part, mille francs, le Dr Dariex cinq cents. Cela fait un prix de DEUX MILLE FRANCS !! Allons ! les athlètes, je veux dire les médiums, à la lutte, à la lutte ! Et toi, bon public, ouvre les paris. Nous désirons très vivement, entendez-vous bien, que notre prix soit gagné.

— Cependant, si quelque médium vient nous donner la preuve cherchée, nous ne pouvons pas d'avance nous flatter qu'elle nous permettra plus qu'aux Crookes, Richet et Lombroso de convaincre d'une façon générale tous les représentants de la science — officiels ou non — et leurs disciples. Mais, attention ! s'il ne se présente pas de médium pour gagner le prix proposé, nous pourrions conclure tranquillement que les Crookes, Richet et Lombroso sont tout simplement — oh ! pas des fumistes, sans doute, — mais des victimes de fumistes ou, si l'on aime mieux, des suggestionnés.

Ainsi donc, les savants qui seront choisis par M. Le Bon pour contrôler les expériences des médiums, seront plus malins que les autres. Et l'obsédante question spirite sera une fois de plus enterrée. Voilà tout.

Mais, à bien réfléchir, si l'on considère combien la question, — qui est en somme celle de la survivance de l'esprit après la mort, — apparaît simple et claire pour les uns, douteuse, trouble et peu nette pour les autres, n'est-on pas en droit de conclure qu'en fait l'enquête a produit les seuls résultats qu'on pouvait attendre. Si MM. Le Bon, Roland Bonaparte et Dariex ne sont pas satisfaits de ces résultats, qui nous prouve que ceux qu'ils voudraient nous offrir seraient trouvés plus concluants ?

Écoutons au reste ce que pense le Dr Encausse (Papus) de la proposition de M. Le Bon : « En science, on ne commande pas les faits, on les constate, et le rôle du véritable savant est justement d'adapter aux phénomènes ses moyens d'investigation, et non de vouloir soumettre les phénomènes à des lois de contrôle imposées par l'expérimentateur. La proposition de M. Le Bon équivalant à donner 500 francs au photographe qui impressionnera une plaque après l'avoir laissée d'abord dix minutes au grand jour. La plaque serait perdue et incapable de servir dans la chambre noire.

« D'autre part, les objections au sujet de la suggestion dans l'étude de ces faits sont vraies. Aussi tous les expérimentateurs sérieux ont-ils depuis

longtemps remplacé les organes humains par des enregistreurs mécaniques. Les dernières expériences faites en Italie avec Eusapia sont caractéristiques à ce point de vue. Les expériences de Crookes avec Home sont aussi nettes. Ce que je reproche à M. Le Bon c'est d'avoir parlé sans connaître sérieusement le sujet qu'il traitait, et cela est interdit à un homme de sa valeur.

« Il est très facile de tourner en dérision ces phénomènes, qui se présentent d'une manière si peu habituelle aux hommes de science. Et puis, cette idée qu'on y cherche des « esprits », des relations avec l'au-delà, rendent encore ces faits plus antipathiques aux savants. Mais les railleries et les négations sans recherches sérieuses ont de tout temps été l'apanage des nouvelles découvertes. Voyez les plaisanteries faites à Galvani et à ses grenouilles électrisées ; souvenez-vous de la condamnation des chemins de fer à l'Institut, et de la séance où le présentateur du phonographe a été pris à partie, sous prétexte qu'il était ventriloque !

« Ces faits psychiques sont réels. On peut agir sans contact et à distance dans des conditions de contrôle absolu et mécanique. Mais ces faits sont encore à l'étude et ne sont pas à point pour être mis à la portée du grand public. Que M. Gustave Le Bon expérimente lui-même encore pendant quelques mois, et il fera comme Lombroso et ses collègues italiens. »

Et voici, d'autre part, ce qu'écrit au *Matin* M. Albert Journet, membre de l'Institut général psychologique et de la Société universelle d'études psychiques : « Le défi de M. Gustave Le Bon aux médiums professionnels sera-t-il relevé ?

« Je le souhaite dans l'intérêt de la science psychique. Mais, s'il ne l'était pas, ou si, l'étant il aboutissait à une impuissance du médium, faudrait-il en conclure que les mouvements d'objets sans contact, sous l'influence d'une force invisible humaine, sont irréels ? Peut-être que non...

« M. le Dr Joire a construit, sous le nom de sthénomètre, un instrument formé d'une aiguille de paille suspendue en équilibre horizontal, sous une cloche de verre.

« Or, la main humaine attire l'aiguille à travers le verre. Et, comme l'aiguille se meut au-dessus d'un cercle gradué, on mesure, avec exactitude, le chemin parcouru. Mais n'est-ce pas uniquement l'action de la chaleur ? Il ne semble pas. M. le Dr Joire l'a montré par différents dispositifs. Moi-même j'ai fait les expériences suivantes, que les *Annales des sciences psychiques* ont publiées, et qui n'ont pas encore été réfutées. J'ai influencé pendant le même temps l'aiguille, d'abord avec une bouillotte d'eau chaude, dont j'ai pris la température après l'expérience, puis avec la main, dont j'ai pris également la température après l'expérience, au moyen du même thermomètre. La chaleur de la bouillotte était de 48° 8. Celle de la main, de 35° 1/2. Donc, si le déplacement ne provenait que de la chaleur, la bouillotte aurait

dû attirer davantage l'aiguille. Il n'en était rien. La bouillotte n'avait attiré l'aiguille que de 21°, la main l'avait attirée de 38°. Il reste, par conséquent, un X, autre que la chaleur.

« J'ai fait mieux : J'ai placé dans le voisinage du sthénomètre, en m'assurant de leur immobilité, des animaux à *sang froid*, une grenouille, une langouste. A travers le verre, la grenouille a exercé sur l'aiguille une répulsion de 30°, en dix-sept minutes, et la langouste, en sept minutes, une répulsion de 21°. S'agit-il de chaleur ?

« Mais, s'il existe, dans les êtres vivants, une force X capable d'influencer normalement des objets légers, ne pourrait-elle mouvoir, anormalement, des objets plus lourds ?

« J'invite M. Gustave Le Bon à étudier cette influence normale et à rechercher les moyens de déterminer son action anormale.

« Prenons la grenouille pour médium. Et n'est-ce pas à des grenouilles que l'on doit la découverte de Galvani, d'où est sortie l'électricité dynamique ?

« Je m'engage à remettre à M. le Dr Gustave Le Bon cinq cents francs de contribution aux frais de ses admirables expériences sur la radioactivité universelle, à condition qu'il prouve que les mouvements, sans contact et en pleine lumière, de l'aiguille du sthénomètre Joire, obtenus, à travers une cloche de verre, sous l'influence d'une main humaine, s'expliquent uniquement par l'hallucination de l'assistance ou par la fraude. »

M. J. Bois, de son côté, continue, — dans l'*Opinion*, — à voir dans Eusapia Paladino une merveilleuse détraquée. « Ce n'est plus (ce médium) une individualité mystique, mais un instrument de laboratoire, même un laboratoire tout entier. Telle est la meilleure et la plus sage façon de le considérer. »

M. le Dr Baraduc, lui, ne paraît pas se préoccuper le moins du monde du défi de M. Le Bon. En montrant au délégué du *Matin* une photographie représentant le globe nébuleux se dégageant du corps de M^{me} Baraduc après sa mort, il s'exprime ainsi : « Qu'est-ce qui meurt ? Qu'est-ce qui survit ? Je vais vous le dire :

« Ce qui survit, c'est l'éther, l'atmosphère particulière à chaque individu, et qui, d'après mes expériences, ne dure généralement pas plus de quatre-vingts heures après la mort. Le *double* s'en va avec l'éther ; mais il peut persister encore quelque temps. S'il est très fortement constitué de principes matériels, le *double* peut durer longtemps, se recharger de principes matériels, et il devient alors l'agent de manifestations expérimentales. C'est le fantôme ! C'est l'apparition !

— Et notre corps, docteur, notre pauvre corps ?

— Le corps, brûlé ou inhumé, ne joue plus aucun rôle. Ce n'est plus qu'une dépouille sans importance au point de vue des phénomènes qui font l'objet de l'intéressante enquête du *Matin*.

« Il reste donc les manifestations éthériques rapides. Pour vous en parler, il me faut rappeler des souvenirs personnels et douloureux : quand j'ai perdu mon fils — il avait vingt et un ans — eh bien ! j'affirme que, sept heures après le décès, il m'est apparu sous forme éthérique. Depuis, j'ai revu son double rénové, rajeuni, à l'âge de douze ans environ ; puis je l'ai revu encore sous forme astrale.

« J'ai pu photographier les fluides qui s'échappaient de son cercueil quatre-vingts heures après la mort ; quand ma femme est morte, j'ai fait les mêmes expériences : j'ai photographié le globe nébuleux qui s'échappait d'elle comme une âme. Mais ce sujet m'est trop pénible !

« Voyez-vous, il y a les forces de ce monde et les forces de l'autre monde.

« Quand il n'y aura plus de sectarisme, et qu'au nom de la vérité la fusion des savants spiritualistes et matérialistes sera faite, qu'on aura consacré autant de temps aux études spiritualistes qu'aux études matérialistes, on arrivera à la connaissance de la synthèse des forces qui régissent la vie et la survie de l'homme ; car l'homme n'appartient pas qu'à la planète : il est rattaché, par des liens fluidiques — j'en ai photographié, voyez ! — aux espaces sidéraux dans lesquels se meut la pensée ! »

Voici venir maintenant la note plutôt gaie. M. Jean de Caldain, disciple et ami de J.-K. Huysmans, n'hésite pas à mettre le spiritisme dans le même sac que le satanisme. Après un extrait d'une volumineuse correspondance de son maître avec l'abbé Boullan, il ajoute qu'il en résulte ceci : « Que non seulement les prodiges d'apports, de matérialisations et de lévitations sont d'authentiques et indiscutables faits ; mais aussi que les spirites, qu'ils le veuillent ou non, sont, à des degrés divers, des « satanisants » ; et, comme le démon de l'Évangile, ils sont « légion ».

« Les documents que me légua mon maître et ami J.-K. Huysmans me permettent d'en établir l'irréfutable preuve. »

Satanisants, mes frères, — car, que vous le vouliez ou non, vous n'êtes que cela, vous l'avez entendu ! — ne pensez-vous pas qu'on pourrait accommoder cette irréfutable preuve avec la certitude de M. Jules Bois ?

Relevons en passant cet entrefilet à l'adresse de M. J. Bois qui avait affirmé que « maintes cliniques » reproduisaient les miracles de Lourdes : — Huysmans, qui était un véritable ami pour Jules Bois, ne voulut pas « lui demander dans quelle salle d'hôpital il avait vu un cas comme celui du bûcheron de Rudder, — cette repousse INSTANTANÉE de trois centimètres d'os, et qui fut constatée par vingt-deux médecins ».

Et aussi la question du fameux dilemme posée par Huysmans aux Charcot, Luys, Bérillon : — Une femme est-elle possédée parce qu'elle est hystérique, ou est-elle hystérique parce qu'elle est possédée ? — ce qui a valu à M. de Caldain une protestation — d'ailleurs repoussée — de M. Jean Charcot

et où celui-ci déclare que son père « n'était pas de ceux qui affirmaient contre tout et malgré tout, de ceux qui veulent tout savoir, et que, fréquemment, pensif devant les phénomènes encore inexpliqués, il disait à ses élèves, citant Shakespeare : « Il y a plus de choses entre le ciel et la terre que nous n'en pouvons imaginer dans toute notre philosophie ! ... »

Jusqu'à M. Harduin, le sympathique, très spirituel mais aussi très sceptique humoriste du *Matin*, qui avoue « être très intéressé par le problème qui se trouve scientifiquement et pratiquement posé depuis qu'un prix est offert au médium capable de soulever un objet sans contact ». Il plaisante en passant le « bon garçonnisme » des spirites, qui acceptent sans sourcilier les tricheries d'Eusapia Paladino ; puis, quelques jours plus tard, il constate « avec peine qu'il ne se présente pas beaucoup de médiums pour gagner les 2.000 francs promis ». Comme il ne peut s'empêcher de plaisanter c'est sur le « mage Papus » qu'il tire ses fusées, et il propose de procéder comme suit à l'épreuve indiquée par M. Gustave Le Bon : Le médium, se trouvant dans une chambre éclairée par la lumière rouge des photographes, soulèvera une table. On fera ensuite la lumière, et le même médium sera alors prié de déplacer à distance un objet quelconque pesant quarante-cinq fois moins que la table.

De cette façon la dépense de fluide restera la même, et le médium gagnera sans douleur les 2.000 francs promis.

C'est tentant.

Ainsi, les voilà les résultats de l'enquête du *Matin* sur le spiritisme.

Les négateurs de parti pris et les sceptiques restent sur leurs positions ; mais nous croyons que bien des doutes doivent être ébranlés, et bien des curiosités sérieuses soulevées par les témoignages ou les déclarations des Ducloux, Charcot, Boutroux, Charles Richet, Maxwell, d'Arsonval, Morrelli, Lombroso, Papus, Baraduc et Jounet, et surtout bien des cœurs émus par la déposition suprême d'une mourante de la terre, — désormais pour nous, une glorieuse vivante de l'au-delà, M^{me} Noeggerath.

Nous pouvons donc, dès maintenant, offrir nos plus chaleureux remerciements au *Matin*, ce grand journal qui relie par ses fils spéciaux les quatre premières capitales, ce journal qui est là partout, dans les palais des rois, dans les ministères comme dans les salons, dans le bureau comme dans l'atelier, dans la mansarde comme sous le chaume ; oui, nous pouvons et nous devons le remercier du merveilleux concours qu'il a prêté à notre grande cause autant par son enquête si magistralement conduite que par son immense publicité.

Et ceci nous amène à émettre une opinion qui sans doute surprendrait bien le *Matin* et nombre de ses lecteurs, à savoir que, puisque les spirites ne sont pour rien dans cette féconde campagne, il se pourrait très bien

qu'elle ait été inspirée et menée par les habitants de l'au-delà : ce qui est une preuve de plus et pas des moindres en faveur de leur existence.

Nous répondrons prochainement à un article de M. Remy de Gourmont, paru dans le *Matin* du 23 avril avec ce titre : L'AU-DELA, S'IL VOUS PLAÎT ? Où le mettez-vous?... Et nous en profiterons pour citer des passages d'un article intéressant de l'abbé Loisy (*Matin* du 14 avril), et d'un autre de Tolstoï (*Matin* du 22 même mois), donnant sur le troublant problème de « l'au-delà » son opinion ou, plus exactement, la conviction religieuse et scientifique de l'illustre penseur.

ALGOL.

PHÉNOMÈNES INEXPLIQUÉS ⁽¹⁾

Quand comprendrons-nous que nous ne pouvons tout comprendre ?

Le progrès est assez lent dans l'humanité terrestre. Le système de Copernic était enseigné par Aristarque de Samos, en l'an 280 avant Jésus-Christ. Les savants de cette époque n'en voulaient à aucun prix, et, quatre cents ans après, Ptolémée, continuant la tradition classique, traitait cette hypothèse de « parfaitement ridicule ». Ainsi pensaient encore, au xvii^e siècle de notre ère, les juges de Galilée. Aujourd'hui, tout le monde a fini par admettre et par comprendre que la Terre n'est pas au centre de l'univers et qu'elle gravite autour du soleil, en compagnie des autres planètes, ses sœurs, emportée à travers les abîmes insondables de l'immensité infinie.

L'astronomie n'est pas la seule science qui puisse être appelée en témoignage de la lenteur du progrès. Les problèmes psychiques nous offrent un exemple analogue. Il est juste d'ajouter qu'ils sont plus récemment posés à l'analyse scientifique positive et qu'ils sont loin d'être résolus. Cependant, s'il est un chapitre de ce grand sujet qui soit définitivement écrit depuis longtemps, c'est celui du soulèvement des tables, contrairement à la loi de la pesanteur, par l'action d'une force inconnue, phénomène sur lequel le *Matin* vient d'appeler l'attention, et qui est en ce moment l'objet de discussions si nombreuses et si pittoresques.

..

Il y a plus d'un demi-siècle, en 1853, le comte de Gasparin, ayant avec lui une douzaine d'expérimentateurs plutôt austères, a mis le fait en une

(1) Extrait du Journal *Le Matin*.

telle évidence, que ces expériences auraient pu suffire pour trancher la question. On voit, dans ces séances d'études, une grande table de salle à manger, sur laquelle on avait entassé 75 kilogrammes de pierres, se soulever et se briser sous cette charge, balancée par ses mouvements. On voit des rotations s'opérer sans aucun contact, de la farine ayant été répandue par un soufflet et aucun doigt ne l'ayant effleurée, le tout expérimenté par un groupe d'amis, sans médium étranger et rétribué. Ces faits sont mis hors de doute également, l'année suivante, par Marc Thury, professeur de physique et d'astronomie à l'académie de Genève, mesurés à l'aide d'une table à bascule et de balances, toujours entre collègues de l'Université et sans médium salarié. Au cours de ces expériences, nous voyons un piano pesant 300 kilos résonner et se soulever, tandis qu'il n'y avait auprès de lui qu'un enfant de onze ans, prenant une leçon, médium sans le savoir. Longtemps après ces expériences, en 1869, les savants de la Société dialectique de Londres, éliminant aussi l'emploi de médiums professionnels, firent entre eux, au nombre d'une douzaine environ, dans leurs appartements, avec leurs meubles visités chaque fois, une série d'observations établissant les mouvements d'objets sans contact, l'altération des poids, des bruits frappés avec rythme, sans cause apparente. Le rapport est signé de l'électricien Cromwell Varley (qui a établi, en 1860, le premier câble transatlantique entre l'Europe et l'Amérique) et de plusieurs membres de la Société Royale de Londres(1). Quelques années après, le professeur Crookes, dont la compétence en expérimentation physique ne peut être mise en doute par personne, fit, à son tour, ses expériences, que tout le monde connaît, constatant, avec appareils enregistreurs, l'altération du poids des corps et prouvant le déplacement d'objets sans contact, des phénomènes de percussion opérés à distance, etc., etc. Ce sont là des faits connus, archiconnus. Ils ont été constatés par des centaines d'observateurs, vérifiés mille fois, contrôlés, photographiés. On peut voir dans mon ouvrage, les *Forces naturelles inconnues*, des photographies directes et sans retouche, à propos desquelles je suis parfaitement disposé à donner, moi aussi, un prix de cinq cents francs à celui qui pourra y découvrir un truc quelconque. Plusieurs de ces photographies ont été prises chez moi, et il n'y a pas moins de quarante ans que je suis ces phénomènes de très près. Il me semble que les hommes qui se sont donné la peine d'observer suffisamment le sujet en litige ne peuvent pas ne pas avoir une conviction sur la lévitation des tables et autres objets lourds, la variation du poids des corps, les déplacements sans contact, les coups

(1) *Rapport sur le spiritualisme* par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduction Dr O. Dusart. Librairie Leymarie, 42, rue St-Jacques. Prix 5 fr. Port 0 fr. 60.

frappés sans choc apparent et répondant à des questions, etc. Cette conviction peut se résumer en deux points :

1° Les phénomènes sont certains.

2° Leur explication est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances.

..

L'esprit humain est ainsi fait que la seconde partie de cette affirmation semble détruire la première. Nous avons la naïveté de croire, en général, que nous pouvons et devons tout expliquer. Or, en fait, nous vivons en plein inconnu et n'expliquons rien du tout.

Voilà une tuile qui tombe d'un toit. « C'est bien simple, dit le physicien : c'est la pesanteur, c'est parce que la terre l'attire. »

Mais, qu'est-ce que la pesanteur, qu'est-ce que l'attraction de la terre ? Personne n'en sait rien.

J'ai dans la main un aimant, je soulève une plaque de fer. C'est bien simple : c'est l'attraction. Mais en quoi consiste cette attraction ? Nul ne peut le dire.

Et non seulement nous voulons tout expliquer, sans rien savoir de l'essence des choses, mais encore nous avons la prétention de soumettre la nature à nos caprices. Si les facultés de telle ou telle personne ou de tel ou tel groupe ont le pouvoir d'alléger une table et de la déplacer, nous déclarons ne vouloir l'admettre que si, au lieu de soulever une table, ces facultés soulèvent autre chose, une soupière, par exemple, une assiette, un couteau, en vertu de cet adage vulgaire : « Qui peut le plus peut le moins. »

Ce mode de raisonnement est à peu près le même que celui-ci : « Moi, monsieur, je ne crois pas aux marées de l'océan, et je n'ai pas le temps d'y aller voir. Il est bien plus simple de soulever l'eau du lac du bois de Boulogne que celle de l'Atlantique : montrez-moi ce soulèvement et je croirai aux marées. »

La place nous manque pour entrer en d'autres détails ; mais, puisqu'on m'a fait l'honneur de me demander mon opinion, basée sur une longue expérience, mon devoir est de répondre que l'être humain n'est encore connu de personne, pas plus des physiologistes que des psychologues, et qu'il est doué de facultés psychiques et physiques encore presque complètement ignorées, dont l'investigation sera la gloire de la science future.

CAMILLE FLAMMARION.

Souvenirs d'un Spirite

PRÉFACE

A quoi bon des *Souvenirs*, dont la plupart remontent à vingt ou trente ans et ne peuvent plus être contrôlés ?

Pourquoi avoir attendu si longtemps et ne les avoir pas publiés lorsque les phénomènes ont été produits et constatés, alors qu'il était facile de s'assurer de leur réalité, ce qui n'est plus possible aujourd'hui ?

Ces réflexions viendront certainement, dès le premier abord, à l'esprit de plus d'un lecteur. Il convient donc d'y répondre d'avance.

1° Il y a trente ans, je n'étais qu'un nouveau venu du spiritisme. Or, j'estime que ce n'est pas aux jeunes de faire la leçon aux anciens. Je n'ignore pas que cela se voit pourtant très souvent, en spiritisme et ailleurs, mais j'ai pour principe de faire, non ce que font les autres — surtout les ignorants — mais ce que je crois bon et utile.

2° Il y a trente ans et plus, tous les faits que je raconte, parce que je les ai vus, et beaucoup d'autres encore, avaient été observés et proclamés par des gens qui avaient, pour le moins, d'aussi bon sens et autant d'intelligence que moi. L'autorité d'un jeune, d'un inconnu n'aurait donc pu rien ajouter à celle de ses aînés. Les spirites seraient restés spirites ; les anti-spirites ne se seraient pas convertis.

3° Aujourd'hui, la situation est très différente. Poussés par l'amour de la vérité, ou par l'opinion publique qui met la science en demeure de se prononcer, des savants se sont mis à étudier le spiritisme ; des faveurs leur sont même accordées dans ce but par les Pouvoirs publics.

Ces savants ont-ils embrassé le spiritisme pour l'étouffer ? Il y aurait peut-être lieu de se le demander, mais passons.

Le fait est que la Science a été forcée de reconnaître la réalité des phénomènes annoncés par les spirites. Elle serait même parfois tentée d'aller trop loin.

Mais la Science nie toujours la théorie spirite et, pour la remplacer, elle présente chaque jour de nouvelles hypothèses, qu'elle a d'ailleurs la complaisance de renverser elle-même.

Mais beaucoup de spirites, soit par ignorance, soit par le désir de gagner les savants à leur cause, font des concessions qui ne me paraissent pas fondées.

Enfin et surtout, au point de vue expérimental, les savants ont égaré la

plupart des spirites. Les uns et les autres n'attachent plus d'importance qu'aux expériences merveilleuses, — disons *épatantes*, pour n'être pas trop vulgaire, — et négligent les plus simples, ou n'en tiennent aucun compte.

Or, je prétends que les expériences à grand orchestre sont les moins probantes et que les plus simples sont les plus démonstratives. Et je me propose d'en fournir la preuve par raisons et par faits.

Si nous écoutions les savants, si nous devions les suivre où ils veulent nous mener, il faudrait tout un attirail de machines et instruments de précision pour s'assurer expérimentalement de la survivance de l'âme : des médiums prodigieux, secondés par des chefs de laboratoire et des aides et opérant dans l'obscurité ; des précautions infinies, qui ne sont jamais suffisantes ; des appareils enregistreurs de toutes sortes, dont les enregistrements ne satisfont que ceux qui les manient.

Si tout cet appareil était nécessaire, la preuve expérimentale de la survivance de l'âme deviendrait le monopole des savants, à qui l'État fournit des laboratoires, et des riches qui auraient les moyens de se procurer médiums, laboratoires et savants.

Et le peuple, le commun des mortels ? Il paierait les frais de la représentation (les savants et leurs laboratoires), et il devrait, sous peine d'amende et de prison — supposé qu'on ne rétablisse pas la torture et le reste — s'en rapporter au témoignage des savants officiels.

De ce nouveau Sinaï — le laboratoire ! — on nous apporterait, en grande pompe, les tables de la nouvelle loi scientifique, où serait inscrit tout ce que nous devons croire, penser et faire !

Eh bien ! s'il ne dépend que de moi, il n'en sera pas ainsi.

Je prétends qu'il est très facile et à la portée de tout le monde d'obtenir la preuve *scientifique* (1) de la survivance de l'âme.

C'est dans le but de fournir les preuves de cette assertion que j'ai publié la *Quintessence du Spiritisme* (2) et que je continue aujourd'hui à donner au public mes *Souvenirs* en y joignant les observations nécessaires pour montrer que toutes les personnes qui le veulent sincèrement peuvent devenir spirites sans avoir à passer sous les fourches caudines des prêtres de la prétendue Science.

INTRODUCTION

Tu me demandes, Léontia (3), comment j'ai pu devenir spirite, c'est-à-dire adopter une prétendue science, une prétendue philosophie, une pré-

(1) C'est-à-dire la preuve expérimentale éclairée par la raison.

(2) *La Quintessence du Spiritisme* par Rouxel, 1 vol. in-8. Paris, 1907.

(3) Léontia ou Léontio était amie et disciple d'Épicure, le plus sage des amis de la

tendue religion qui n'a pas le sens commun et qui est un objet de mépris et de risée pour tous les honnêtes gens, à quelque rang ou classe sociale, à quelque parti religieux, scientifique ou politique qu'ils appartiennent.

« Comment, me dis-tu, un homme sérieux, positif, sceptique même, comme tu l'es à tous autres égards, a-t-il pu se laisser prendre dans les filets des somnambules et des médiums, se laisser duper par ces *rusés escamoteurs*, ces *escrocs fieffés* que sont tous les devineurs et les devineresses ? »

Tu me parais, ma chère Léontia, avoir beaucoup trop de confiance dans les prêtres, les savants, les politiciens et les « honnêtes gens » de toutes nuances. Mais je ne veux pas t'entreprendre sur ce chapitre, ce serait trop long, et je ne répondrais pas à ta demande.

Je te dirai seulement : As-tu étudié la question sur laquelle tu portes un pareil jugement ? As-tu observé, expérimenté, raisonné, interrogé l'histoire ? — Non. — Eh bien ! tous ces honnêtes gens sur lesquels tu te règles ont fait comme toi : ils condamnent sans entendre ; ils applaudissent de confiance les docteurs en théologie, en littérature, en science, sans savoir quelle est la portée du sujet en litige, sans même s'informer de quoi il s'agit. Conviens que c'est là une façon un peu sommaire de juger une doctrine et de la condamner à la peine de mort sans recours de grâce.

Tu veux bien étudier la question, examiner les faits, les comparer entre eux, rechercher leurs causes ?

Tant mieux ; c'est ainsi qu'il faut toujours procéder, si l'on veut sortir des rangs du troupeau panurgien.

De mon côté, je veux bien aussi te raconter comment je suis devenu spirite et, ce faisant, t'indiquer par là même les moyens de le devenir peut-être aussi, à condition que tu consentes à suivre la même voie, à peu près celle que j'ai suivie, à passer par où j'ai passé ; en tout cas, à porter sur cette question un jugement fondé sur l'expérience et le raisonnement.

Je commence donc sans plus de préambule et, puisque rien ne nous presse, je vais remonter un peu plus loin : jusqu'à mes premiers souvenirs religieux, afin que tu puisses juger si c'est ou non par une inclination naturelle au religiosisme, au mysticisme, que je suis arrivé à croire aux phénomènes spirites et aux conséquences psychologiques, morales et sociales qui en découlent.

I

J'ai passé deux à trois années de mon enfance, vers cinq à sept ans, chez mes grands-parents maternels. C'est alors que j'ai éprouvé ma première sagesse et le plus méconnu et maltraité par les hypocrites, bons apôtres, qui prêchent aux autres l'abnégation, le désintéressement, afin d'avoir pour eux-mêmes une meilleure part des biens de ce monde et de vivre en parasites sur le corps social.

crise de religiosité. Nous demeurions près de l'église et ma grand'mère, dévote comme une bretonne qu'elle était, [y allait tous les jours, matin et soir, et je l'accompagnais.

Je me plaisais dans cette maison plus grande que les autres et je pris tant de goût à *chapeletter*, qu'à la visite du soir je me dépêchais de finir mon chapelet pour en commencer un autre. Quand ma grand'mère voulait partir : — J'ai encore une ou deux dizaines à dire. Et je les disais. Et elle m'attendait. Et puis nous nous en allions.

Ma grand'mère racontait aux voisines mon zèle religieux. Je faisais l'édification de tout le monde. S'il y avait eu des prix ou des diplômes pour les bons diseurs de chapelets, j'aurais, sans rivalité possible, passé au premier rang.

Ma gran d'mère et surtout mon grand-père — qui avait vu souvent des fantômes, — me racontaient de beaux contes de revenants et de *senefiances* (prémonitions) ; je savais ainsi ce qui se passait la nuit dans les églises : des prêtres qui revenaient quotidiennement à minuit pour terminer une messe inachevée ou pour recommencer une messe dite en état de péché, et qui ne pouvaient la terminer que lorsqu'une personne, par hasard, se trouvait là pour faire le service d'enfant de chœur.

Ces contes ne me faisaient pas peur et je désirais beaucoup répondre la messe d'un prêtre mort.

D'autre part, un proverbe breton dit d'un imbécile : « Il n'a pas couché dans l'église la veille de la Pentecôte ; il n'a pas volé le Saint-Esprit. »

Ayant demandé l'explication de cet adage, on me dit que, pendant la nuit de la Pentecôte, le Saint-Esprit descendait dans l'église et ceux qui s'y trouvaient profitaient de ses grâces.

Mon plan fut arrêté. Je voulus faire coup double. Je résolus de coucher dans l'église la veille de la Pentecôte ; je recevrais ainsi le Saint-Esprit et je profiterais de l'occasion pour sortir un prêtre du purgatoire en répondant sa messe sempiternellement recommencée.

Comme je n'en finissais pas avec mes chapelets, ma grand'mère avait pris le parti de s'en aller et de me laisser à l'église, avec recommandation de rentrer aussitôt que j'aurais fini.

Je n'y manquais pas ; mais, la veille de la Pentecôte arrivée, je voulus coucher dans l'église. A cet effet, je me cachai dans un confessionnal afin que le bedeau ne me vit pas en faisant sa ronde après avoir sonné l'*Angelus*. Malheureusement, mes pieds paraissaient sous le rideau et le sacristain les vit.

— Qué qu'tu fais donc là, mon p'tit gas ?

— Je fis semblant de me réveiller... et il fallut partir sans recevoir le Saint-Esprit. C'est peut-être pour cela que j'ai si mal réussi dans le monde.

Quoi qu'il en soit, je puis attester que les revenants ne m'ont jamais fait peur. A défaut de meilleurs arguments, les anti-spiritualistes assurent que les contes de revenants rendent les enfants peureux; engendrent des maladies nerveuses, etc. Ils ont à peu près réussi dans leur entreprise. Il n'y a plus de revenants, ou du moins on n'y croit plus; mais, en revanche, nous avons des apaches qui ne croient ni à Dieu ni à diable. Avons-nous gagné au change?

Retourné chez mes parents, allant à l'école, en compagnie de mes frères et autres camarades, ma mysticité puérile disparut et je devins aussi mauvais sujet que les autres enfants. Je fis ma première communion le plus sérieusement possible, mais sans enthousiasme, — ce que je me reprochais, d'ailleurs — je n'étais plus religieux qu'avec effort, ce n'était pas naturel comme à six ans.

II

Ce nouvel état d'âme dura jusque vers l'âge de quinze ans. Un rien me fit alors changer d'orientation. Un camarade d'études, qui me plaisait beaucoup par son intelligence et son caractère enjoué mais sérieux, me dit un jour : « Je ne veux pas jouer avec toi, tu es trop gamin. » Ces seules paroles produisirent sur moi plus d'impression que toutes les homélies des aumôniers et des professeurs. Je rentrai en moi-même; je fis mon examen de conscience; je reconnus que mon camarade avait raison, que j'étais en âge de songer à l'avenir, de changer de conduite, et je pris la résolution de le faire.

Dès lors je me mis à travailler sérieusement et mes aspirations religieuses, qui étaient atrophiées, mais non déracinées, jetèrent quelques nouvelles pousses. Leur frondaison fut favorisée par une « retraite » et surtout par la lecture, pendant cette retraite, d'un livre de saint Alphonse de Liguori dont je ne me rappelle pas le titre, mais qui me toucha profondément.

Ma religiosité sincère aurait peut-être toujours duré, malgré les contradictions que je trouvais déjà dans la doctrine catholique et malgré ma répugnance pour certains dogmes et rites, si elle n'avait pas été mise bientôt à l'épreuve réitérée de l'expérience du monde.

J'ai toujours ressenti une grande admiration pour la franchise, la sincérité, et une profonde horreur pour le mensonge, la duplicité. J'ai toujours éprouvé un vif besoin d'établir l'harmonie entre ma manière de penser et d'agir et de la voir exister chez mes semblables.

Or il ne faut pas une longue expérience de la vie pour voir combien la désharmonie règne dans le monde. Les hommes les plus religieux en apparence sont souvent les plus malicieux, les plus lâches, les plus hypocrites; les ministres de la religion ne valent pas mieux que leurs fidèles, quand ils les valent.

J'étais choqué de cette antinomie entre la doctrine et la pratique. Je me disais bien d'abord : ils seront punis dans l'autre monde ; mais les condamner à l'enfer éternel me paraissait une punition exagérée ; de longs siècles de purgatoire ne me semblaient guère plus admissibles.

1° Mauvaise conduite de ceux qui devraient donner le bon exemple, qui y sont même matériellement intéressés et qui savent le mieux à quoi s'en tenir sur les doctrines religieuses ; 2° exagération des punitions pour des fautes graves, soit, mais, en somme, plus ou moins excusables, étant donnée la faiblesse de la nature humaine. Ces deux considérations furent les premiers germes de mon doute, puis de mon incrédulité.

Je me dis : Un Dieu bon peut-il punir si rigoureusement des péchés dont la plupart ne font de tort à personne et ne peuvent l'offenser lui-même : il est trop au-dessus de nous.

Et j'ajoutai : Des hommes qui croiraient réellement au paradis et à l'enfer se conduiraient-ils comme le font tant de prêtres et surtout de prélats ?

— Car plus j'avais dans la vie, plus je voyais de près les pasteurs spirituels et temporels des peuples, plus j'avais l'occasion de m'assurer que le troupeau était bien composé de brebis, mais que leurs bergers étaient des loups.

Donc, ils ne croient pas. Donc, rien de ce qu'ils disent n'est vrai. Pourquoi donc feignent-ils de croire. Pourquoi croirions-nous ?

Ces réflexions me conduisaient à négliger mes devoirs religieux, à tomber dans l'indifférentisme, à glisser vers le scepticisme, le négativisme.

Le doute, a dit Montaigne, est un oreiller commode pour une tête bien faite. Soit ; mais on ne peut pas toujours dormir, ce ne serait pas la peine de vivre ; la plus grande partie de notre temps se passe la tête loin de l'oreiller. Si la religion n'est qu'erreur, fausseté, duperie, friponnerie, il faut en sortir ; mais il faut chercher autre chose.

III

La recherche du pain quotidien faisait diversion à mes préoccupations religieuses. C'est une très bonne chose que d'avoir à gagner sa vie ; on le reconnaîtra aux résultats que produiront les assurances « sociales » qu'on nous promet, quand elles seront réalisées.

Le travail préserve de l'ennui et de ses remèdes : le jeu, le vice, le crime, et même de bien d'autres maux qui ne paraissent moins dangereux que parce qu'on n'y fait pas assez attention et qu'on ne les suit pas dans leurs tenants et aboutissants.

Cependant je continuais d'employer mes loisirs à chercher dans la philosophie et dans les sciences, spécialement dans les sciences morales et politiques, la solution de l'énigme de la vie que la religion ne me fournissait pas.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour percer à jour toutes les théories philosophiques et scientifiques et reconnaître leur insuffisance, leur inanité.

D'abord les sciences proprement dites, les sciences physiques et naturelles ne fournissent rien, du moins directement, qui puisse servir à résoudre le problème de la destinée humaine.

En elles-mêmes elles sont bonnes, ne fût-ce, comme le travail, que pour faire diversion à l'inquiétude de notre âme ; mais les savants officiels ne valent pas mieux que leurs concurrents les prêtres. La plupart d'entre eux ne sont ni désintéressés, ni même sincères dans leurs recherches et spéculations ; ils sont ordinairement très ignorants en dehors de leur spécialité et parfois même dans leur spécialité, car ce ne sont pas les meilleurs qui sont à la tête de la hiérarchie.

La philosophie est plus humaine que la science ; c'est-à-dire qu'elle touche plus directement aux grands problèmes ; mais, en philosophie, toutes les doctrines sont plus ou moins vraisemblables, aucune ne satisfait complètement, tout reste douteux. Lisez un philosophe, vous trouverez qu'il semble avoir raison. Lisez-en un second, un troisième, vous serez toujours plus ou moins de son avis, jusqu'à ce qu'un autre vienne le contredire.

Si vous n'avez pas la patience de comparer entre elles les diverses théories et la force de raison suffisante pour tirer de chacune d'elles la substance et composer de ce butin une nouvelle doctrine, plus ou moins neuve et qui vous satisfasse tout à fait, vous restez sur l'oreiller du doute.

L'inconsistance de la philosophie se reconnaît surtout dans ses applications morales, politiques et sociales. C'est là qu'il faut voir à l'œuvre l'élite des intellectuels. Je les ai vus et contemplés de près sous le second Empire ; je les ai toisés et jugés et j'ai exprimé mon opinion sur leur compte, en 1870, à la veille de leur assumption au pouvoir, dans un péché de jeunesse : *L'Art de conspirer* (1).

Cette sentence est que les libres penseurs et les républicains n'en savent pas plus long et ne valent pas mieux que les catholiques, les impérialistes et autres monarchistes. Elle peut se résumer dans la formule de Sénèque : « Ils (les républicains) feraient ce qu'ils (les impérialistes) font, s'ils pouvaient ce qu'ils peuvent. » Les faits, depuis lors, ne m'ont, hélas ! que trop donné raison, et de plus en plus, et aujourd'hui plus que jamais.

De toutes les théories philosophico-religieuses, celle de la pluralité des existences me paraissait la plus rationnelle, la plus vraisemblable, la plus satisfaisante pour l'esprit aussi bien que pour le cœur, mais elle prêtait à bien des objections, et puis, elle n'était pas scientifique, expérimentalement

(1) *L'Art de conspirer*, br. in-8°. Paris, Lacrôix et Verboëkoven, 1871.

démontrée. Ce n'était qu'une hypothèse, comme les autres hypothèses, appelées *dogmes* en religion et *axiomes* en science.

IV

Tu vois, ma chère Léontia, que j'étais revenu de tout, et aussi loin que possible de me laisser *emboheler* par un escamoteur, si rusé fût-il.

J'étais dans ces dispositions d'esprit, dans cet état d'âme quand je fus mis en rapport, par un ami commun, avec M^{me} S. L., veuve d'un médecin homœopathe de grande valeur et d'un certain renom, partisan du magnétisme, du spiritisme et même de la magie, ainsi que sa veuve.

M^{me} L... avait beaucoup fréquenté Babinet et m'assura que cet académicien, après avoir, comme on sait, combattu l'hypothèse spirite, s'était rendu à l'évidence, mais n'avait pas cru devoir proclamer sa conversion *urbi et orbi*.

Il y a sans doute aujourd'hui beaucoup d'autres savants qui sont dans le même cas et qui, le jour où la force du flot renversera la digue, s'écrieront : Mais certainement, il y a quelque chose dans le spiritisme. — Quelque chose, que dites-vous ? Il y a longtemps que je crois au spiritisme. — Longtemps, dira un troisième ? Moi j'y ai toujours cru. C'est moi qui ai écrit telle et telle chose, sous le pseudonyme Y ou Z.

M^{me} L... organisa donc une séance de spiritisme à mon intention.

Je n'y étais nullement préparé. J'avais bien connu vers 1868, un médium écrivain, mais ce médium ne put parvenir à me convaincre, ni à vaincre mon parti pris ; car, tout en ne répugnant pas à la théorie spirite (pluralité des vies), je ne croyais pas que les communications des âmes des morts fussent possibles et je regardais les expériences spiritiques comme de la fantasmagorie, des amusements de bonnes femmes. Le dit médium eut beau essayer en ma présence, il ne parvint à rien écrire qui vaille, ce qui ne fit que me confirmer dans mon opinion.

Je ne savais pas alors que mon opposition pouvait suffire pour empêcher la production du phénomène ; que l'esprit d'un vivant peut souvent dominer l'esprit d'un autre vivant, et aussi celui d'un mort.

En fait de préparation, j'avais aussi lu quelques ouvrages sur le magnétisme animal. Ils avaient provoqué en moi un peu d'étonnement ; mais j'étais encore trop imbu de scientisme pour en faire cas. Je me disais, comme tout le monde : si ces phénomènes étaient réels, on le saurait ; les savants s'en occuperaient ; or ils les dédaignent ou les nient ; donc il n'y a là dedans qu'illusion ou charlatanisme.

Telle était toute ma maigre préparation lorsque je me rendis à ma première séance spirite, bien persuadé d'avance que je ne verrais rien d'extraordinaire ou que je découvrirais le *truc*.

Pour plus de sûreté et pour mieux me rendre compte, je refusai de me mettre à la table et restai en observation.

Instinctivement, j'ai toujours été rebelle à l'endoctrinage, tellement que je n'ai jamais voulu — et que probablement je n'aurais pas pu — passer d'examens ni conquérir des diplômes. La tournure naturelle de mon esprit est de commencer par l'observation des faits, de bien me rendre compte de leur nature ; de les comparer ensuite entre eux, de les classer, de remonter des effets aux causes, par des hypothèses si je ne le puis autrement ; enfin d'expérimenter, c'est-à-dire de reproduire les faits observés quand cela est possible, afin de transformer l'hypothèse en loi.

C'est, dira-t-on, la méthode baconienne, c'est la bonne méthode.

Je le crois, mais je l'ai devinée sans la connaître, comme je me suis servi de mes autres organes et facultés sans avoir appris la mécanique, ni la physiologie, ni la psychologie. Je n'ai aucun mérite à l'avoir suivie, et je suis persuadé que tout le monde prendrait la même voie si les pédagogues ne nous coulaient pas leur *science* dans l'oreille « comme de l'eau dans un entonnoir. »

V

La séance commence. Après quelques minutes d'attente, des craquements se font entendre dans la table ; bientôt elle remue ; elle soulève ses pieds ; elle frappe des coups ; la conversation s'engage. La table était ronde, à roulettes et avait un bon mètre de diamètre.

Je fus étonné de voir la table se soulever d'un côté ou de l'autre ; mais je conservai tout mon calme, regardant bien si personne ne trichait, des mains, des pieds ou des genoux. Il n'y avait pas de doute ; le mouvement était autonome. La bonne foi des personnes présentes était au-dessus de toute suspicion.

Ma première impression fut qu'il y avait là un phénomène magnétique, et je me promis d'étudier ce dernier genre de phénomènes afin d'expliquer et de renverser le spiritisme.

Je prenais en pitié la naïveté de ces braves gens qui croyaient avoir affaire à des esprits. Je trouvais surtout bien simple, M^{me} de R..., qui pleurerait comme une Madeleine, car la présence à la table de l'âme de son fils défunt ne me paraissait pas suffisamment prouvée.

Tous les assistants ayant évoqué, avec plus ou moins de succès et de satisfaction, un esprit parent ou ami, on insista pour que je me misse à la table à mon tour. — Je n'ai, dis-je, personne à évoquer. — Ça ne fait rien. Il n'est pas nécessaire d'évoquer ; il est bien probable que quelque parent ou ami, ou même un inconnu, viendra de lui-même. Essayez, vous vous rendrez mieux compte qu'en regardant.

Je me mis donc à la table et, sans tarder, un esprit se présente. Ce fut celui d'un jeune homme, mort depuis peu, à l'âge de quinze ans. Ce garçon était sourd-muet de son vivant (1).

A. Pl..., donna très bien ses identités (nom, prénom, âge, domicile, etc.); puis il dicta, par coups frappés, quelques phrases qui semblaient dénoter sa présence réelle, pour moi qui connaissais les incorrections de langage familières aux sourds-muets.

Ainsi se termina ma première séance de spiritisme.

Un fait n'est qu'un fait, mais c'est un fait. Royer-Collard disait : « C'est un fait ? Je le méprise. »

C'est aller trop loin. Une hirondelle ne fait pas le printemps; mais quand on en voit une, il ne faut pas fermer les yeux de peur d'en voir d'autres. Je pris donc la résolution de continuer ces expériences et d'approfondir la question.

Mon hypothèse magnétique se trouvait un peu ébranlée; elle me paraissait insuffisante, — inadéquate, comme disent les savants — pour expliquer la petite communication d'A. Pl...

Je fis part de l'événement, avec toutes les précautions requises, aux parents de A. Pl..., très braves gens, mais, tous deux, très libres penseurs, c'est-à-dire anticléricaux, lecteurs du *Rappel* qui, à cette époque-là, était des plus *avancés*. Ils furent très interloqués, surtout la mère, et reconnurent parfaitement le style de leur fils. Le style, c'est l'homme ! — Ils me prièrent de l'évoquer une seconde fois et me dirent ce que je devais lui demander.

VI

Comme on m'avait donné, chez M^{me} L..., une adresse et une recommandation pour un autre groupe, rue du Petit-Thouars, je préférerai aller à celui-ci que de retourner au premier, où l'on connaissait déjà l'esprit évoqué et où, par conséquent, la communication eût pu être moins probante.

J'y fus très bien reçu, car c'était l'époque de la ferveur, du désir de convaincre les néophytes et de la confiance en les nouveaux venus. Les savants, comptant que le spiritisme tomberait de lui-même, ne s'étaient pas encore faufilés dans les groupes pour y introduire la division ou imposer leurs méthodes et répandre la discorde et la méfiance.

Bravement, j'évoque mon « esprit. » La table frappe. On demande la première lettre du nom de famille. — R. — Ce n'est pas cela. — Recommencez. — R. — Ce n'est pas cela.

(1) J'avais fait des essais sur lui et sa sœur — non sans quelques bons résultats — pour leur rendre la parole et l'ouïe.

« Comment se fait-il que tu ne me répondes pas exactement, tu m'as si bien répondu l'autre jour ? » Je dis quelque chose d'approchant, mais où un mot masculin se trouvait.

La maîtresse de maison, M^{me} P..., médium typtologue et voyante, s'en aperçut et me dit : C'est donc un homme que vous évoquez ? — Oui. — C'est une femme qui est là. Elle est derrière vous ; sa tête à côté de la vôtre, à droite ; ses mains au-dessus des vôtres. Ce doit être une parente. — Ne pourrait-on avoir l'esprit que je demande ? — Peut-être, mais on risque de perdre beaucoup de temps ; il vaut mieux prendre ceux qui se présentent. Une autre fois on aura peut-être celui que vous désirez. — Allons, voyons les identités. — Reine S. R. C'était ma mère. M^{me} P... la décrit assez ressemblante. J'étais loin de penser à ma mère, puisque, de parti pris, je voulais éviter d'évoquer mes parents et étudier le spiritisme d'une façon tout à fait objective. Ce n'est donc pas ma pensée qui s'est réverbérée dans la table ou dans le cerveau du médium.

Mère ou non, l'esprit qui s'était présenté ne me dit rien de plus remarquable que ce qui se dit ordinairement en pareil cas, si ce n'est qu'elle habitait la planète Jupiter, ce dont je ne suis pas allé m'assurer de visu.

(A suivre.)

ROUXEL

CONGRÈS SPIRITUALISTE DE 1908

Aux Spiritualistes de toute École.

Chaque jour, les doctrines matérialistes voient se rétrécir le champ de leur action. En littérature, dans la science, dans la philosophie, et même dans le journalisme et la vie sociale, on tend à la recherche de nouvelles lois qui amènent les intelligences contemporaines vers un spiritualisme non plus dogmatique, mais dérivé des recherches expérimentales.

Les phénomènes psychiques de toute nature, les faits d'hypnotisme, de télépathie, de spiritisme et de médiumnité, sont considérés comme des faits positifs par beaucoup de savants contemporains et ne sont plus niés systématiquement que par une poignée de retardataires ou de sectaires. De tous côtés, on tend à rechercher la théorie de ces divers phénomènes et il est juste que les Spiritualistes ayant été à la peine, revendiquent publiquement le résultat légitime de leur effort.

On voudrait inventer les théories si anciennes de l'astral, du périsprit et des projections fluidiques en les déformant et en changeant leur nom. On voudrait nier toute communication possible entre le monde des vivants et le plan d'au-delà de la mort. On méconnaît la grande portée sociale de la

diffusion de la doctrine de la *Réincarnation* et des *Existences successives*.

Aussi, le moment nous a-t-il semblé favorable pour grouper de nouveau toutes les fractions de la *grande armée spiritualiste* en un Congrès où seront abordés les différents points de vue soulevés par chacun des problèmes qui sont posés à la Science et à l'Art de demain.

En dehors de toute École et de tout sectarisme, nous appelons au *Congrès spiritualiste de 1908* toutes les bonnes volontés.

Une salle de *six cents places* sera mise *sept fois* à la disposition des orateurs, et l'organisation des sections permettra un travail fructueux.

Dès maintenant, sont organisées les sections suivantes :

Théorie des Faits Psychiques ;

Étude de la Médiumnité et formation des Médiums ;

Renaissance du Symbolisme et son adaptation à la Science actuelle ;

Étude de l'Enregistrement des Forces Psychiques ;

Tradition Hermétique et son adaptation ;

Réincarnation et action sociale ;

Propagande et Édition des journaux et des livres spiritualistes ;

Secrétariat spiritualiste international.

D'autres sections seront organisées ultérieurement.

Que tous ceux qui veulent aider ce Congrès envoient dès maintenant leur adhésion. On peut adhérer dès maintenant, sans envoyer de souscription. Que ceux qui ont des communications à lire ou à faire lire, nous en avisent dès maintenant.

Et que tous les amis du spiritualisme se mettent au travail.

Envoyer les souscriptions et les adhésions à M. P. CHACORNAC, 11, Quai Saint-Michel, Paris.

Le Congrès se tiendra du 7 au 10 juin, au Palais des Sociétés Savantes, et comprendra, outre les réunions, des séances de cinématographe et de projections, des excursions et des expériences.

Nous faisons appel à tous et nous accepterons tous les concours avec la plus grande reconnaissance.

Pour le Comité d'Organisation Provisoire,

DOCTEUR PAPUS.

Fête anniversaire du Cercle Allan Kardec

Le 18 mai, le cercle Allan Kardec fêta son anniversaire. Après une longue année de lutte et de persévérance, ce nous fut une heure de consolation de retrouver, aussi nombreuse que l'année précédente, l'élite de nos fidèles

sociétaires, et les invités très distingués qui ont bien voulu répondre à notre appel.

Nous n'eûmes pas, comme l'an dernier, un médium hors ligne pour tenir le piano toute la soirée; mais de si charmantes artistes se sont révélées parmi nous que nous n'avons rien à regretter quant au caractère artistique de notre petite fête intime.

Notre président, le commandant Mantin, qui, on s'en souvient, n'avait pu assister l'année dernière à pareille cérémonie, a ouvert la séance par une charmante allocution par laquelle il faisait les honneurs de la salle à nos invités, la leur présentant comme dépendante de l'ancienne résidence de Marion Delorme; puis, sous cette forme de causerie dans laquelle il excelle, il broda sur ce thème quelques souvenirs historiques.

Puis il donna la parole à M. Delanne. Nous remercions tout particulièrement le conférencier dont le verbe éloquent est venu, une fois de plus, soutenir et encourager notre jeune société. Avec cette science toujours sûre d'elle-même qui en fait le chef incontesté du Spiritisme, M. Delanne a traité des questions d'actualité. Il nous fit voir la marée montante des faits envahissant jusqu'à la presse, et qui finira par déborder le scepticisme et l'entêtement — antiscientifique — de nos savants. Il a parlé de l'enquête du *Matin*, lequel a donné la parole à des adversaires de marque, mais qui a constamment refusé nos réponses. Et même nous n'avons pas pu interroger M. Le Bon pour lui demander s'il connaît les travaux de Gasparin, de Thury, ou les appareils de William Crookes et les photographies de M. de Rochas. S'il les connaît, pourquoi suppose-t-il que, en passant par lui, ces nouvelles expériences seront plus décisives qu'avec ses prédécesseurs. Il y a là un dilemme que le *Matin* ne se sent pas le courage d'affronter.

Grâce au concours de M. Aylmer, notre dévoué secrétaire, nous avons pu utiliser un appareil de projection et faire passer sous les yeux des assistants une série de moulages, obtenus avec Eusapia, que M. Delanne accompagnait d'intéressants commentaires. Quelques-uns de ces clichés sont déjà connus; mais M. Delanne nous a montré deux photographies nouvelles qui ont une haute valeur expérimentale. Elles représentent des lévitations d'objets, l'un une cithare, l'autre un petit banc, soulevés dans l'intérieur du cabinet, en suspension dans le vide, pendant qu'on voit chacune des mains d'Eusapia tenues par un contrôleur à droite et à gauche. Ceci est décisif.

Après cette conférence, nous sommes tombés sous le charme de nos sociétaires et invités qui ont bien voulu se prodiguer pour la circonstance. Nous avons applaudi tour à tour la voix de M^{lle} M... Le violon de M^{lle} P..., accompagnée par sa mère, la diction et les chants de M^{lle} B... et M^{lle} de R... les saynètes et monologue; nous devons toutefois exprimer un regret, nous avons été privés d'un numéro. M^{lle} M... devait nous chanter *L'Ame est immortelle*;

mais sous le charme de sa brillante vocalise du début, notre président, avec son amabilité coutumière, s'est trop pressé à la couvrir de fleurs. Son morceau n'a pas été réclamé et sa modestie fit le reste; nous la prions de nous excuser et de nous dédommager un autre jour.

Nous avons eu, ce soir-là, deux sujets dont l'un, en état d'hypnose, semble bien en rapport télépathique avec son magnétiseur. Malgré toutes les objections que l'on peut présenter à une épreuve de ce genre, nous ne croyons pas possible que l'on puisse obtenir, par un code de signaux purement auditifs, la communication de n'importe quels mots, chiffres ou noms propres écrits sur une ardoise. Nous avons la certitude absolue que nos sujets opèrent en dehors de toute communication visuelle : restent donc les conventions verbales. Peut-on, sans se trahir par un mode d'interrogation compliqué et baroque, transmettre à un sujet dix ou douze lettres d'un nom propre ? Peut-on, avec cette simple interrogation, — *Sujet lisez... on veut savoir !* — donner la clef d'un nom propre, lu sur une carte de visite, avec la rue et le numéro ? Peut-on, en quelques mots, transmettre au sujet un multiplicande de quatre chiffres, et un multiplicateur de deux chiffres ? Le sujet fait ce calcul mental et multiplie comme s'il avait les chiffres sous les yeux.

Il faudrait, pour cela, supposer un code de correspondance alphabétique; il faudrait un mot de convention pour chaque lettre et pour chaque chiffre. Cela exigerait un travail préparatoire qui demanderait un certain temps à l'interrogateur avant qu'il puisse poser sa question, qui serait nécessairement boiteuse et toujours mal formulée.

Ce n'est pas le cas et je m'étonne d'entendre citer à ce propos le cas des frères Isola. Entre ces deux spectacles il n'y a aucun point de similitude. Les prestidigitateurs étaient en communication visuelle avec la coulisse, ce qui enlève toute difficulté. De plus, les frères Isola ne répondaient pas à toutes les questions, ce qui simplifie immensément. Les spectateurs étaient invités à demander un air connu d'opéra, l'air se faisait entendre dans la coulisse. Mais le nombre des airs populaires qu'on peut demander ne dépasse pas une centaine; y en eût-il cinq cents, il serait encore bien facile de les cataloguer, de les diviser en vingt-cinq listes; l'alphabet des sourds-muets suffirait à indiquer, instantanément, dans quelle liste se trouve l'opéra demandé; il n'y aurait plus qu'à indiquer au compère, qui guette dans la coulisse, un numéro entre un et vingt, ce qui se fait d'un geste. On voit qu'il n'est pas besoin d'inventer un réseau télégraphique sous le plancher, comme on l'a supposé, si naïvement, dans une conférence de la rue Danton. Une preuve que les airs n'étaient pas télégraphiés dans la coulisse, mais qu'ils étaient simplement catalogués est la suivante : — Au lieu de deman-

der l'opéra exigé, on demandait : — *J'ai du bon tabac* — et le musicien restait muet.

Rien de pareil dans notre cas. Chez nous il n'y a ni compère, ni communication visuelle; il n'y a pas de limitation dans le choix des épreuves.

Notre charmante soirée s'est terminée sur quelques expériences instructives auxquelles M^{me} Vix a bien voulu se prêter d'une façon tout à fait désintéressée. Nous l'en remercions vivement ainsi que l'aimable sociétaire qui a bien voulu l'accompagner au piano.

Merci également à nos invités dont la présence nous fut un encouragement dans l'œuvre intrépidement entreprise par notre cher président, le commandant Martin fondateur de notre cercle. Ils comprendront, je l'espère, combien il est utile d'assurer et d'élargir la vie de notre société d'étude, tous voudront collaborer à son œuvre féconde.

L. CH.

LE VRAI PHILOSOPHIQUE

Une vérité, purement logique, domine de toute la clarté de son évidence les faibles et rares lumières des connaissances acquises à l'aide desquelles l'esprit humain s'efforce de pénétrer autant que possible l'éternel mystère du Vrai Philosophique, de ce Vrai qui est la raison d'être de toutes choses et dont la suprême formule est en Dieu même.

Cette vérité logique : c'est qu'un ensemble universel a toujours existé dans l'espace infini, rien ne pouvant provenir de rien et tout ce qui est ayant dû provenir de ce qui a été.

Voici alors la question qui surgit de l'affirmation de cette vérité :

En quoi cet ensemble universel a-t-il consisté ?

L'existence de Dieu seul, s'agitant dans son essence, constituait-elle cet ensemble avant toute création ; ou bien cet ensemble a-t-il consisté et doit-il consister indéfiniment en Dieu ne cessant de créer éternellement ?

Pour répondre à cela, il faut commencer par définir clairement l'action de créer.

Qu'est-ce donc cette action de créer ?

Créer : c'est former un être nouveau ou une chose nouvelle, quels qu'en soient les éléments constitutifs.

Or il est évident que Dieu qui, avant de créer, aurait été immuable dans sa manière d'être ou d'agir, aurait cessé de l'être en créant un nouvel ordre de choses ; de non-créateur qu'il aurait été primitivement il serait, à une époque indéterminée, devenu créateur : voilà le défaut qui doit faire rejeter

la première de ces deux hypothèses, Dieu certainement devant être et rester éternellement immuable.

Quant à la seconde hypothèse, nous ne l'acceptons qu'en lui imposant la condition de se conformer à notre définition de l'action de créer : c'est-à-dire que Dieu ne crée éternellement qu'en transformant sa propre substance, substance universelle qui n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution dans sa quantité. Créer : ce n'est donc pas faire du rien quelque chose comme le prétendent les religions qui se disent révélées ; car Dieu même n'a rien fait de rien et, par conséquent, n'a jamais ajouté une somme quelconque de nouvelle substance à sa propre substance. Donc créer : c'est transformer, c'est changer un ordre de choses en un nouvel ordre de choses, c'est agir sur une essence, pour produire une manière d'être, mais ce n'est pas nécessairement produire l'essence même à laquelle sera imprimée cette manière d'être, aucune action ne pouvant augmenter ou diminuer la quantité, éternellement invariable, de la substance primordiale universelle.

Donc Dieu est le créateur éternellement et universellement agissant sur sa propre substance, et toutes ses créatures, sous son incessante impulsion, participent plus ou moins passivement ou activement à l'œuvre de l'éternelle et universelle création.

Dieu est alors le Grand Tout.

Une autre question se présente maintenant ; c'est celle-ci :

Si Dieu, dont la puissance est sans bornes, connaît l'avenir aussi bien que le passé ou le présent, n'est-il pas incontestable que Dieu veut tout ce qui s'accomplit dans l'infini de l'étendue comme dans l'infini de la durée, rien ne pouvant se produire contrairement à sa prescience, à sa volonté et à sa puissance ?

Il est en effet incontestable que ce qui se produirait contre la volonté de Dieu serait l'œuvre d'une autre volonté que la sienne et que, par conséquent, il y aurait deux volontés ou deux puissances agissant en sens contraires, c'est-à-dire deux Dieux opposés, quelle que fût la disproportion de leurs pouvoirs ; il y aurait en présence l'un de l'autre le Dieu du Bien et le Dieu du Mal, Ormuzd et Ahriman, Jéhovah et Bélial, Dieu et le Démon. Il nous semble plus rationnel d'admettre que Dieu, ne produisant rien en dehors de Lui, ne veut que Lui ; car, s'il n'était pas le Tout, il n'en serait qu'une partie, il ne serait qu'un relatif dans l'Absolu ; et certainement l'Être Suprême n'est pas un être relatif, mais l'Être Absolu.

Pour s'opposer à cette manière de voir, dire que Dieu, étant un pur esprit, est partout, sans être Tout : c'est considérer comme un attribut et non comme un être Celui qui est l'Être par excellence, un esprit n'étant jamais autre chose qu'une force, attribut d'un être, et non un être même, qui ne peut exister et se manifester que par sa substance, fluide ou cor-

porelle. Donc Dieu est le Grand Tout, l'Être Absolu, se manifestant par sa substance universelle.

En affirmant que l'existence du Mal dans les mondes habités est un obstacle invincible, ne permettant pas aux panthéistes d'admettre le dogme irrécusable de la perfection divine, on néglige de remarquer qu'il n'y a aucune antinomie entre ce qui est parfait et ce qui est imparfait, mais qu'il y a simplement une différence de degrés; on ne remarque pas non plus que le mal, toujours relatif, puisqu'il n'est jamais que l'effet de l'imperfection, elle-même évidemment toujours relative, ne saurait porter atteinte à l'Absolu, et ne peut avoir d'influence que sur les relatifs, parce que, pour l'Être Absolu, il y a toujours entière compensation entre le mal et le bien, Dieu embrassant d'un seul regard toute l'immensité de l'espace et toute l'éternité du temps et voyant toujours coïncider dans un éternel présent le mal relatif et le bien relatif en compensation réciproque.

Comme nous l'avons affirmé dans *La Religion du Vrai* (1), le mal n'est pas un principe, mais un effet, l'effet de la distribution incomplète des forces constituantes que l'Involution ne communique aux molécules de la matière que une à une et par gradation progressive, soit en quantité, soit en qualité, pour établir l'échelle ascendante des êtres. Donc le mal, toujours relatif, n'ayant aucune influence sur l'Être Absolu, ne peut atteindre que l'être relatif, qui n'en trouvera la compensation qu'en progressant de plus en plus dans le bien relatif, pour parvenir enfin, par l'Évolution, en de nombreuses vies successives, jusqu'au but suprême, jusqu'au Bien Absolu, qui est l'attribut de l'Être Universel, l'attribut de Dieu.

La coexistence du Bien et du Mal est évidemment nécessaire; car il est certain que, sans le mal, il n'y aurait pas de bien, parce que, le bien n'ayant pas d'action possible que contre le mal, il n'y aurait pas de mouvement, il n'y aurait pas de vie, tout mouvement, toute vie ne pouvant consister que dans la lutte entre contraires. Sans lutte entre contraires, rien n'aurait la moindre raison d'être, et, certainement, Dieu n'existerait pas, sans la nécessité de son action éternelle et universelle sur lui-même, c'est-à-dire s'il n'avait pas à mettre perpétuellement en jeu sa puissance pour animer de sa force active, qui est la Vie sans fin, la force passive de sa propre substance, appelée l'Éther, substance primordiale, n'entrant en mouvement que sous l'action divine qui la transforme en force et en substance de la Nature.

Dieu est donc l'Être Absolu, vivant, pensant et agissant par excellence dans toute l'étendue sans bornes de l'espace et dans toute la durée infinie du temps. Il renferme en lui-même son Principe, sa Loi et son But. Son Principe : c'est l'Éther, réservoir commun d'où tout prévient par Involution et où tout revient après complète Évolution, aussi bien ce qui est matière

(1) F. Barmold. *La Religion du Vrai*. P. Leymarie, éditeur, 1 vol. 3 fr.

que ce qui est force ; sa Loi : c'est sa manière d'être et d'agir, c'est sa Volonté ; son But : c'est sa raison d'être, c'est la Vie.

Si, chez les êtres relatifs, la vie est toujours la lutte contre la mort, chez l'Être Absolu, la Vie est éternellement la lutte entre la force active de l'Âme Divine qui vivifie et la force passive de la Matière Universelle qui doit être vivifiée.

Donc tout dans le Grand Tout est nécessaire à l'éternelle conservation de son Principe, de sa Loi et de son But, c'est-à-dire à sa Perfection, à cette perfection vers laquelle doivent tendre tous les êtres relatifs et à laquelle tous doivent enfin parvenir, si la Justice Absolue est égale pour tous.

Nous sommes alors en mesure d'affirmer que, dans le mouvement général imprimé à l'ensemble total de la Matière, c'est l'éternelle circulation de la Force Divine qui détermine le progrès de toutes les vies successives chez les êtres relatifs et constitue, par cela même, la Vie de l'Être Universel, la Vie de l'Être Absolu ; de sorte que, pour imiter les fabulistes, en faisant parler tout ce qui est animé, nous pouvons dire : Le Tout vit en nous et par nous, comme nous vivons en Lui et par Lui.

Pour conclusion définitive de ce qui vient d'être formulé, affirmons encore que, si entre l'imparfait et le parfait il n'y a pas antinomie, mais simplement différence de degrés d'involution et d'évolution, le même rapport existe non seulement entre les molécules et les corps organisés qu'elles constituent, mais aussi entre les innombrables systèmes planétaires et le Grand Tout, qui est l'Être vivant par excellence.

Le Tout est parfait, quoique tout en Lui soit imparfait, chaque partie constituante de ce Tout étant en voie de composition ou de décomposition, de progrès ou de décadence dans l'éternel mouvement de transformation de ce qui est relatif.

F. BARMOLD.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons, en même temps, le dégagement terrestre de deux anciens pionniers du spiritisme qui connurent le Maître Allan Kardec et demeurèrent des convaincus.

M. VICENTE DE OGER, époux du médium dont a parlé le Maître dans son voyage de 1862 (si fructueux pour la cause), s'est éteint dans sa 79^e année à Marennnes (Charente-Inférieure), emportant l'estime de ses concitoyens d'adoption. — Né de parents espagnols carlistes ce fut dans la doctrine spirite seule qu'il puisa le courage nécessaire pour affronter les dures épreuves qui l'assaillirent au lendemain de son union.

M. P.-G. Leymarie aimait s'arrêter à Marennnes où il trouvait, chez tous

les spirites et en particulier chez M. et M^{me} de Oger, l'accueil que le successeur d'Allan Kardec devait attendre de ses F. E. S.

A M^{me} de Oger nous adressons nos sincères condoléances, au désincarné un « AU REVOIR » fraternel.

Il eût fallu la plume de notre regretté frère P.-G. Leymarie pour retracer la vie, le caractère du vieux lutteur que fut M. ANDRÉ VINCENT, de Mauléon Soule (Basses-Pyrénées) qui vient de s'éteindre dans sa 88^e année.

A M^{me} André Vincent, à sa famille nous envoyons notre salut fraternel, notre pensée émue.

Depuis janvier que de pionniers aimés du Maître nous ont quittés : *Bonne Maman* NOEGGERATH, *Vicente de OGER*, André VINCENT sont allés les rejoindre ; nous les sentirons sous peu, près de nous, venant nous encourager, nous aider.

Au moment de mettre sous presse nous reçûmes avis de la désincarnation de notre jeune collaborateur MAURICE GAY, emporté par une cruelle maladie à l'âge de 31 ans, laissant une veuve éplorée, digne compagne de ce cœur d'élite. Que nos prières, F. E. S. aident notre ami à se débarrasser des liens terrestres pour lui permettre de se manifester à ceux qui l'aimaient et le pleurent.

Pour la Rédaction,

J. OUISTE, secrétaire.

BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs d'un spirite par LÉOPOLD DAUVIL.

En lisant ma *Revue* de mai, je n'avais pas aperçu — je l'avoue à ma confusion — piqué comme une humble et pâle petite violette en tête des pages consacrées à la *Bibliographie*, un minuscule entrefilet ainsi conçu : — *Vient de paraître*: SOUVENIRS D'UN SPIRITE, par Léopold Dauvil qui n'en peut dire lui-même ni bien ni mal. — Je savais bien que notre aimable et cher rédacteur en chef se proposait, à la prière tout à fait fondée de plusieurs de ses amis, de réunir en volume : *Vieilles notes* ; — Roman de deux âmes ; — L'abbé Bornave ; — Jérusalem, cette série d'articles pleins d'intérêt et d'humour, parus dans la *Revue Spirite* et qui ont charmé, je puis même dire — sans crainte de passer pour un flatteur — captivé plus d'un de ses lecteurs et de ses lectrices ; mais je comptais — oh ! trop confiant chroniqueur ! — être prévenu à temps par les soins gracieux de l'auteur. Pas du tout. Voici que l'ouvrage est publié et que — sans crier gare ! — me tombant entre les mains, il m'annonce lui-même sa naissance, — sa renaissance, si vous voulez — à moi qui me faisais d'avance une joie de vous l'apprendre. Que voulez-vous que je vous en dise maintenant, chers lecteurs ? c'est tard, bien tard. Ma foi ! tant pis pour moi, mon cher Rédacteur en chef, je par-

lerai tout de même de votre œuvre, je dirai ici ce qu'on en pense, ce que j'en pense moi-même.

Vos *vieilles notes*, vos souvenirs de brillant officier colonial sont animés d'un tel entrain, ils respirent une franchise si militaire et une vie si intense que nous nous plaçons à vivre avec vous, à vous suivre partout où votre verve et le Destin nous entraînent avec vous, dans vos fréquents voyages autour du monde : à la Réunion, au Sénégal, aux Antilles, à Madagascar. Vous vous montrez éloquent et prestigieux conteur. Nous sentons en vous le magnétiseur qui enchaîne à sa parole ses auditeurs subjugués. Emportés avec vous sur l'*Équateur*, nous assistons tout émus à l'idylle gracieuse et pure qui se noue, pendant une traversée, entre votre ami, le sympathique capitaine Sagrin et la délicieuse M^{me} Berthon. Plus tard, c'est tantôt ravis et pensifs, tantôt le cœur serré, que nous vous écoutons faire le récit tour à tour charmant et douloureux des épreuves endurées par ces deux cœurs si unis, si aimants, si vraiment attachés l'un à l'autre : l'abbé Bornave et sa douce amie Violette. — Avec quelle agréable surprise je rencontre dans ce récit une figure connue de moi personnellement, celle de l'abbé Marchal, que j'ai eu, plusieurs jours, l'occasion d'entendre prêcher, du temps que j'étais collégien et qu'il était aumônier militaire, et à qui, vingt ans plus tard, je devais serrer la main, en le retrouvant chez mon ami Leymarie, alors qu'il était déjà l'auteur réputé de ce beau livre spirite : l'*Esprit consolateur*.

Enfin, mon cher Commandant, aux dernières pages de votre livre, tout émus encore nous-mêmes du deuil cruel qui vous a frappé, nous vous accompagnons dans votre pèlerinage à Jérusalem, nous gravissons à vos côtés le chemin du Calvaire, et nous mêlons nos pensées aux vôtres en contemplant le spectacle du Présent si différent de celui du Passé.

Pour conclure nous remercions vivement notre digne ami Léopold Dauvil d'avoir publié ce livre : il servira grandement pour la propagande, car c'est avec la plume d'un captivant romancier qu'il nous apprend comment on devient spirite. Dans ses *vieilles notes*, nous assistons à la naissance du spirite, dans le *Roman de deux âmes* et dans l'*Abbé Bornave*, nous le voyons se développer et grandir. Aussi, quand il rentre définitivement en France, nous ne sommes pas étonnés de le voir se dévouer tout entier à une croyance qui a fait le charme de sa vie, à une philosophie qui seule, il le déclare, aux heures douloureuses, a posé sur les plaies de son cœur un baume vraiment salulaire.

Certaines pages ont pu troubler l'austérité de quelques lecteurs. Respectons tous les sentiments et bornons-nous à déclarer qu'il n'est bon pour personne, encore moins pour les spirites, de s'isoler dans une tour d'ivoire ou de montrer à ses frères un visage morose. Le spiritisme n'a et ne peut avoir qu'un temple. Qu'il soit largement ouvert à toutes les âmes qui aspirent à y entrer. — La nature n'est-elle pas la forme de ce temple ? n'y voyons-nous pas tous les contrastes y concourir à une mystérieuse et splendide unité ?

ALGOL.



Les amis de Bonne Maman Rufina Noeggerath ont ouvert une souscription à la " Librairie Spirite ", 42, rue Saint-Jacques, à Paris, pour élever au Père-Lachaise, sur la tombe de la regrettée

“Doyenne et Apôtre du Spiritisme”

un monument digne d'elle.

La "Revue Spirite" publiera les noms des souscripteurs avec le montant des sommes versées.

Nous vous serons reconnaissants de nous faire parvenir votre offrande, si minime soit-elle, ainsi que celles de vos amis, en précisant le nom ou pseudonyme sous lequel nous devons vous faire figurer sur nos listes.

Veillez bien agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments fraternels et dévoués.

LES DÉLÉGUÉS : C. CHAIGNEAU. PABLO. VAN DRIESTEN.

Librairie Spirite, 42, Rue Saint-Jacques, Paris

Feuille à détacher en suivant le pointillé et à nous faire parvenir accompagnée du montant de la souscription en espèces, ou chèque, mandat, bon de poste

SOUSCRIPTION pour le Monument de BONNE MAMAN RUFINA NOEGGERATH

NOM ET ADRESSE	SOMME	NOM ou PSEUDONYME à publier sur nos Listes	NOM ET ADRESSE	SOMME	NOM ou PSEUDONYME à publier sur nos Listes

A soul's Pilgrimage, par ANNIE BRIGHT.

L'auteur de ce livre est l'éditeur bien connu du journal *Harbinger of Light* de Melbourne (Australie). Le brillant écrivain, dans son récit du « Pèlerinage d'une âme », nous offre, sinon une véritable autobiographie, au moins un résumé des circonstances principales de sa propre vie. Nous voyons à la suite de ses douleurs et difficultés, comment elle a pu se dégager des idées étroites de sa jeunesse, et comment la lumière de la vérité lui est arrivée à l'âme, et enfin elle a la joie de pouvoir communiquer avec d'autres amis de l'Au-delà. Le livre qui contient bien des matières dignes des méditations des sincères spiritualistes est favorablement apprécié par M^{me} W.-T. Stead, qui a écrit l'avant-propos, et on ne peut qu'admirer la vaillance de M^{me} Bright qui n'a pas reculé devant l'exposition des secrètes douleurs de son âme, afin de donner à d'autres le bénéfice de ce pénible pèlerinage.

J. D. L.

Les Voix du Tombeau.

A propos du livre de Julien Larroche, on lit dans le *Gil Blas* du 18 avril dernier :

« L'auteur s'est inspiré, en écrivant ce recueil de poésies, de la doctrine initiatique qui s'est manifestée à travers les siècles dans les livres sacrés des Hindous, des Égyptiens et des Persans, comme dans la Bible et l'Évangile interprétés au point de vue ésotérique.

« Le poète y chante surtout l'idée de Dieu et l'immortalité de l'âme, la gloire de la « Psyché » humaine, force occulte qui résiste à la mort sans cesse en marche vers l'infini progrès à travers ses migrations successives dans la chair et dans les mondes de l'espace.

« Plusieurs siècles sont consacrés aux phénomènes du spiritualisme moderne qui compte parmi ses adeptes les savants Russell Wallace, Lodge, Morselli, etc.

« Les amateurs de merveilleux trouveront dans ce livre la défense des idées qui leur sont particulièrement chères et les philosophes épris des doctrines d'Annie Besant et Édouard Schuré y sentiront passer comme un écho lointain sans doute mais sincère de la voix des grands initiés. »

LA RÉDACTION.

Le Directeur-Gérant :
PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :
LÉOPOLD DAUVIL.